Nouvelle Série
N° 18
10e Année

Défense de l'Occident

Décembre
1961

Revue mensuelle, politique, littéraire et artistique

SOMMAIRE

★

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de

à votre revue *DEFENSE DE L'OCCIDENT* à partir du N° _____

NOM ____

PRENOM ____

ADRESSE ____

____

Signature,

Prix numéro ordinaire : 2,25 NF

Abonnements. — 1 an : 20 NF.

Etranger : 1 an : 25 NF.

Propagande : 50 NF.

Paiement par mandat, chèque bancaire, ou virement postal adressé à « Défense de l'Occident », 58, rue Mazarine, Paris-6e, C.C.P. 65 35 - 65 Paris.

Maurice BARDECHE.

UN NOUVEAU PAYSAGE

Un an déjà : et toujours cette terre glaise d'une politique pourrie, cette terre glaise du mensonge, qui nous colle aux jambes, comme dans les tranchées de 1915. Un an déjà ! Un an seulement : et comme le paysage a changé, quel immense espace parcouru, comme dans une guerre où tout à coup des chances nouvelles apparaissent.

Le mensonge et la duplicité sont restés les moyens principaux du régime. A petits coups, on a *ferré* l'opinion comme un poisson pour l'amener à l'idée de la capitulation en Algérie. Il y a plus de deux ans que nous dénoncions ce projet. Nous voilà donc à la capitulation. Mais ce n'est pas tout. On exige de nous, naturellement, une *capitulation sans conditions.* D'où un second *ferrage* qui a occupé la seconde partie de l'année pour amener progressivement l'armée à l'abandon de toutes conditions : Sahara, bases, garanties aux Européens et aux Musulmans. Cette comédie est finie maintenant. Le régime a abandonné toutes conditions, y compris celle des garanties : le F.L.N. aura le droit de faire son *épuration,* laquelle sera exécutée comme celle de la France en 1944, sous le contrôle et la pression du parti communiste, ce qui est la véritable raison de la nomination de Ben Khedda. Cette épuration, bien entendu, n'est ni limitée ni limitable, nous le savons. On peut se demander quels sont à cet égard les sentiments du gouvernement, sa haine contre les Français d'Algérie étant connue.

Mais cette capitulation n'est qu'un chiffon de papier : *et elle est condamnée à ne pas être autre chose par son caractère même.* C'est là le drame de Paris. Ou l'on discute âprement pour obte-

nir des conditions acceptables pour la population d'Algérie : et alors la négociation échoue. Ou l'on cède tout, comme on le fait, et alors la capitulation est inapplicable. A cet endroit de la partie de pêche, les plus ingénieux *ferrages* risquent d'être infructueux. Car comment convaincre une population décidée, organisée, en pleine insubordination ? Les subterfuges, les manœuvres reposent tous sur l'hypothèse qu'une partie, au moins, des commandes répond. Mais si tout le mécanisme est grippé en ce moment décisif ? Qu'est-ce qu'un *cessez-le-feu* qui est un ordre qu'on n'exécute pas ? Et comment le gouvernement obtiendra-t-il le *cessez-le-feu* d'une population qui ne lui obéit pas, à supposer que le F.L.N. l'obtienne de commandos qui ne l'écoutent pas toujours ? Les mensonges et la duplicité ont abouti à un désordre si profond, si inextricable qu'il empêche la paix, comme il empêche toute autre réalisation.

Cette impossibilité est si bien vue par le G.P.R.A. qu'elle commande maintenant toutes les négociations. D'où leur retard et l'incertitude du calendrier. « Vous ne pouvez rien contre l'O.A.S., dit le G.P.R.A. : donnez-nous donc l'Algérie *en toute souveraineté,* sans préalable, sans autodétermination, sans conditions, et *nos alliés* se chargeront de l'O.A.S. ». Mais quel saut dans l'inconnu ! L'Algérie *souveraine,* et si l'O.A.S. se rend maître de cette Algérie, s'il s'en empare et s'y installe ? « Nous appellerons l'O.N.U. pour soutenir *nos droits* ». Tel est le raisonnement complémentaire du F.L.N. et la conséquence du mot *souveraineté.* L'O.A.S. hors la loi internationale, les casques bleus contre ce nouveau Katanga. Mais l'Algérie n'est pas le Congo. C'est vouloir la Corée aux portes de Marseille. Et une Corée dont la possession est capitale pour l'avenir, une Corée où l'U.R.S.S. et le Pentagone s'affronteraient si durement qu'une guerre mondiale a bien des chances d'en sortir. Que devient le G.P.R.A. là-dedans, demandent à Ben Khedda ses collègues eux-mêmes ? On comprend que les négociations traînent : et que tout le monde hésite entre un chiffon de papier qui ne signifie rien et ce mot redoutable de *souveraineté* qui a le pouvoir de mettre le feu à toutes les soutes de poudre.

●

L'autre paysage n'est pas moins imprévu et étrange. La réapparition soudaine des phénomènes politiques de 1943, la « résistance », le noyautage des administrations, le gouvernement dissident, les maquis, les commandos, et, en face, les mêmes moyens

de répression, les polices auxiliaires, les camps de concentration, les milices, le double-jeu, la provocation, l'attentisme, quel étonnant retour ! Le changement est si radical que c'est une autre guerre d'Algérie qui est commencée. Le gouvernement de Paris n'a plus à sa disposition qu'un tableau de bord purement juridique. Il manipule des notions abstraites : la souveraineté, le pouvoir de traiter, la légalité. Il barbotte dans les chiffons de papier. Mais le terrain et les hommes ne lui appartiennent plus. Il abandonne, il « dégage », il parle. Mais l'Algérie est un *no man's land*. Avec deux forces face à face, incapables l'une et l'autre de contrôler effectivement toute l'Algérie, refusant de la partager, pas encore prêtes à parler et attendant l'une et l'autre les mouvements de Paris pour remplir à leur manière ce « vide effectif de souveraineté » qui se produit peu à peu. Jamais gouvernement n'a eu aussi peu le contrôle d'une situation. Et avec cette épée de Damoclès : « l'armée obéira-t-elle ? »

Dans la métropole, l'autorité du gouvernement est encore très forte, quoi qu'en disent ceux qui ont intérêt à la nier pour demander des mesures d'exception. Mais son impopularité est croissante. Pour la première fois, depuis l'institution de la République en France, le chef de l'Etat a été outragé par la foule. L'insulte a pris une forme très humiliante. En dépit de cet affront, le président de la République n'a pas cru devoir résigner ses fonctions. C'est son affaire. Mais la fiction de son rôle arbitral est morte depuis ce jour. Ce n'est là qu'un symptôme. La faiblesse de la position gouvernementale est ailleurs : elle est dans le jeu qu'il joue imprudemment. Après s'être diminué ridiculement le soir du 22 avril en appelant au secours, le gouvernement a maintenant la malheureuse inspiration de faire du signe de détresse une politique. Il crie : « Au loup ! » et montre le « fascisme assassin ». Il est connu de tout le monde que le général Salan ne sait pas un mot du fascisme et n'a aucune envie de le savoir. Il l'a assez dit pour qu'on en prenne acte une bonne fois. Soustelle n'est pas moins net et dénonce même une collusion, fausse d'ailleurs, entre une soi-disant « internationale fasciste » qui n'existe que dans son imagination et le F.L.N. Tout le monde est parfaitement informé de cela, mais on n'en écoute pas moins avec délices les appels au secours des passagers de la Cinquième. On leur répond de même encre. On viendra au secours : mais tout le monde doit avoir une place dans la « défense républicaine ». Ce n'est pas seulement la peau du malheureux Debré qu'on veut, c'est un rassemblement gouvernemental *antifasciste*, c'est-à-dire un régime de Front Populaire comme en 1944, avec

reprise de *l'épuration* sous l'inspiration de *comités de vigilance* noyautés par les communistes.

Ne nous y trompons pas, c'est la fatalité gaulliste. Nous reverrons l'amalgame de 1944, parce qu'il est inscrit d'avance dans toute entreprise qui porte cette signature. « Le général de Gaulle n'est pas le général Franco, c'est le général Miaja ». J'écrivais cette phrase dans l'*ABC* du 15 ou du 18 mai 1958, qui m'avait imprudemment demandé mon avis. Le général Miaja était, on s'en souvient, le généralissime des « rouges » qu'une fraction du *Frente Populare* voulait mettre au pouvoir. De Gaulle n'échappera pas à cette fatalité parce que sa maxime actuelle est *rester à n'importe quel prix,* comme en 1944, sa maxime était : *arriver à n'importe quel prix*. On paie toujours le prix fort dans ce cas-là. Il sera le prisonnier de ses défenseurs. Il cèdera tout. Avec la seule précaution habituelle des assurances verbales, des affirmations solennelles aussitôt démenties par les faits, enfin de tout ce *conditionnement* de l'opinion et surtout de l'armée, dont nous avons l'habitude.

La manifestation du 19 décembre ne doit pas nous tromper : elle n'est qu'un de ces simulacres par lesquels le pouvoir croit endormir les vigilances. On se fait accuser d'anticommunisme par les journaux, mais on laisse Ponchardier recruter et armer des polices supplétives communistes.

Je ne suis pas optimiste. Je m'en excuse. Mais je n'ai jamais promis d'être optimiste. Seulement d'essayer de voir clair. L'année 1961 a amené un changement radical de notre paysage politique. Se terminera-t-elle sans drame ? Je ne le sais pas au moment où j'écris cet article. Je sais seulement que l'année 1962 sera une année difficile, une année de souffrance et de combats. « Où que vous soyez vous souffrirez », comme disait la voix étrange et nasillarde de Paul Reynaud en juin 1940. C'est la seule chose sûre. Quant à l'image du lendemain, c'est quand même de notre courage et de notre décision à tous qu'elle dépend.

Maurice BARDÈCHE.

Henri MULLER

UNE EXPERIENCE DE DEGAGEMENT

Les premiers Français à partir furent ceux qui prirent peur lors des premiers coups de semonce d'une révolution qu'ils savaient proche. Les derniers suivront sous peu. Mais tous seront partis de leur plein gré, sans que des violences aient été exercées sur leur personne. Resteront quelque temps encore, des retraités soucieux de ne pas perdre le bénéfice d'une retraite majorée de 33 %, et de rares propriétaires espérant contre toute évidence, réaliser honorablement la vente de leurs biens en passe de perdre leur surentabilité.

Beaucoup sont partis sous l'effet des lois nouvelles et des changements inhérents à l'indépendance octroyée. C'est là un processus irréversible qui attend pareillement les Français d'Algérie.

De même que c'est par intérêt que la plupart des Français avaient été attirés sur ces territoires où la vie était pour eux facile et aimable, où la main-d'œuvre était peu remuante et peu exigeante, pourvue de minuscules besoins, de même, c'est l'intérêt personnel qui allait les en faire déguerpir. Point besoin pour cela de guerre civile, de spoliations. Tout se passait dans la légalité. Les mécanismes des institutions avaient été seulement conçus pour ôter tout intérêt aux activités lucratives des « attardés malgré eux ».

Le processus d'ensemble pouvait se résumer comme suit : L'indépendance libérait tout un vocabulaire emprunté aux démocraties. Les autochtones les plus instruits avaient toutes leurs chances. Ils feraient des ministres, des chefs de cabinet, des directeurs d'administration, des chefs de service, des responsables à tous les échelons. Ils fourniraient le personnel des ambassades, les cadres de l'armée nouvelle. A eux toutes les places, toutes les sinécures, les honneurs, la considération. Ils allaient former cette race de « nouveaux Messieurs », imbus de leur personne, de leurs prérogatives, méprisants pour les « meskines », pressés surtout d'échapper à l'obsédante tutelle des ex-colonisateurs, pressés de voler de leurs propres ailes, de montrer ce dont ils étaient capables, n'hésitant pas parfois à dénigrer les réalisations accomplies par l'ex-occupant, ou à s'en approprier les mérites afin de s'affirmer dans l'esprit des populations, minimisant ce qui appartenait au passé pour mieux faire ressortir ce qui s'était fait depuis la proclamation de l'indépendance de leur pays.

Parallèlement, on entreprenait quelques travaux spectaculaires en vue de garnir le palmarès des réalisations datant du jour J, prenant soin chaque fois de souligner la carence d'un colonialisme coupable d'avoir négligé bien des réalisations sociales à l'usage des autochtones : programmes de logements, constructions scolaires, promotion des élites locales — et accusés surtout d'avoir pensé l'équipement du pays en fonction des exploitations appartenant aux grandes compagnies industrielles, agricoles ou minières.

Ainsi les premiers Français à quitter l'Algérie seront les fonctionnaires non techniciens. Plus de 30.000 évacuèrent le Maroc en l'espace de trois années. Dans l'ordre ce furent d'abord après le haut personnel administratif, les autorités locales de contrôle, les gendarmes et les policiers. Puis vint le tour des douaniers et de la masse des petits fonctionnaires. On offrit aux techniciens des contrats de

cinq ans, mais comme on le verra plus loin, beaucoup ne purent attendre un si long délai et obtinrent un rapatriement anticipé.

Sans doute ces fonctionnaires se trouvèrent-ils remplacés au pied levé. Cependant, à la clientèle qu'ils constituaient pour le commerce local, vint se substituer une clientèle pourvue de besoins de nature différente et sensiblement moins solvabilisée. Un ingénieur français percevait environ le triple du traitement de son homologue marocain. Le revenu national devait donc accuser une première réduction qui allait causer maintes faillites chez les commerçants.

Voyons à présent comment, au fil des jours, se sont peu à peu transformées les conditions de vie :

Une fournée de fonctionnaires reçoit donc notification de son prochain départ. La population des douars environnants sera la première touchée. Dix personnes parfois vivent en effet sur le salaire d'un seul domestique. A la rémunération normale, s'ajoutent les mille petits chapardages journaliers sur lesquels les employeurs ont pris l'habitude de fermer les yeux : le verre d'huile, la poignée de sucre, le petit sachet de grains de café, la menue-monnaie qui traîne çà et là, les restes de nourriture empaquetés chaque soir, les repassages et les lavages clandestins pour les amis, le savon, le bois de chauffage, les cuillers, les couteaux, les petits objets, les jouets qui se revendent à la sauvette.

Au service de leurs corréligionnaires, les domestiques sont autrement surveillés, moins libres d'exercer leurs petites rapines. L'embauche devient aussi plus difficile, car les revenus disponibles pour les prestations sont désormais réduits.

Le chômage entraîné par le départ de quelque 40.000 fonctionnaires va donc jeter sur le pavé un nombre correspondant de domestiques et réduire à la misère noire toute la harka qu'elles entretenaient autour d'elles. Com-

ment vont vivre ces gens désormais ? La réponse s'inscrit dans la recrudescence des vols, des cambriolages, dans l'apparition d'une pègre aux dents longues, dans les attaques nocturnes ou même perpétrées en plein jour. La police fait de louables efforts pour venir à bout de cette vague de « hors-la-loi » mais souvent on s'aperçoit que les policiers improvisés, anciens résistants habitués aux coups de main, font le jeu des voleurs et se partagent leur butin.

Il est vrai que le régime pénitencier comble tous les vœux d'une population qui, chez elle, ne connaît ni le confort relatif des prisons, ni la nourriture régulière que l'on y dispense. Un mois, trois mois, six mois de prison, n'est-ce pas mieux, à tout prendre, que de traîner la savate le ventre vide, et de coucher à la belle étoile ou sans feu par les froides nuits d'hiver ?

Après le départ des derniers policiers français, les Européens vont avoir affaire à des gendarmes et agents de ville autochtones dont certains prendront un malin plaisir à multiplier les vexations, à user de leurs prérogatives pour tomber à tout propos sur le Français, surtout, le cas est fréquent, si les policiers sont d'anciens résistants qui ont plus d'une querelle à vider avec l'ancien occupant.

Des exemples ? Chacun peut en citer. Ici, c'est un ingénieur de Marrackech dont la voiture a été heurtée à l'arrière, à l'arrêt d'un feu. Sa femme, voyant la discussion s'éterniser, prend la décision de rentrer chez elle à pied, et laisse son mari s'expliquer avec l'agent de police. Mais voici 18 heures. Sans préavis et sans passation de consignes, la relève s'effectue et un nouvel agent s'apprête à reprendre la rédaction du procès-verbal. Il interroge les témoins. Ceux-ci sont dix à présent à certifier que c'était la femme qui conduisait, qu'elle s'est enfuie et elle est assurément en tort. Le conducteur perdra plusieurs heures à parlementer, à s'expliquer au poste, heureux encore

qu'on ne l'y retienne pas la nuit, pour défaut de papiers d'identité.

Ailleurs, un accident de voiture a blessé un enfant. La foule menace et s'assemble. Le français est molesté et n'a aucun témoin à décharge.

Que de tels incidents aient été seulement le fait d'une minorité et qu'ils se soient produits dans les premiers temps qui suivirent l'indépendance, mais raréfiés par la suite, il n'empêche que cette insécurité devant la loi, éprouvée par nombre de Français, aient incité maints d'entre eux à préparer leur départ plus tôt que prévu.

De tels incidents se renouvellent chaque jour. Attaqué la nuit sur le chemin de son domicile, un Européen met à mal son agresseur, mais celui-ci trouvera sans peine deux témoins qui certifieront qu'il n'y a pas eu de provocation de la part de leur corréligionnaire.

Une série de relations et de faits montreront comment d'autres Français seront incités à rejoindre la France.

L'office d'irrigation des Béni Amir a pris possession des terres qui avaient été louées aux colons pour une durée de 99 ans. Au cours d'un déjeuner chez l'un d'eux, celui-ci me communique le relevé du compte que l'Office vient de lui établir. Les arbres qu'il a planté en 1930 ont été portés à son actif pour trois francs chacun. Les dernières récoltes sont considérées comme la propriété de l'Office. Après 30 années de travail, après avoir mis en valeur ses terres, il se trouve redevable de 25 millions de francs vis-à-vis du gouvernement...

Des jeunes gens sont souvent molestés à la sortie des lycées. Entre mineurs ce sont les parents qui sont déclarés responsables et, bien entendu, aucun recours n'est possible ; ils nient en bloc.

Les femmes sont insultées en arabe dans les rues. Aux queues d'attente des cinémas, il arrive que l'on crache ostensiblement à vos pieds. Tandis que les Européens attendent leur tour dans les files, les autres par bandes

de 10 ou 20 font prendre leurs billets par l'un des leurs. A la moindre protestation, ils vous répondent par des menaces.

Dans les écoles techniques, il n'est pas rare de voir certaines classes comporter quelques rares Françaises au milieu de trente Marocaines. On a remplacé l'anglais par l'arabe. Pour les familles, ce sera une année perdue.

A Tounfite, village perdu au fond du Moyen Atlas à 50 kms de Midelt, mon voisin dans les chambres d'hôtes est un jeune corse de 17 ans. Qu'est-il venu faire ici ? « J'ai débarqué avant-hier, me confie-t-il, à Casablanca, et le Ministère de l'Education nationale m'a dirigé ici le soir même. Me voici avec une classe de 60 élèves à mi-temps. Deux Français seulement dans tout le centre. Altitude : 1.950 m. ; aucune sorte de distractions. » Il n'y restera pas plus d'un mois.

Voici un autre instituteur de fortune rencontré dans l'avion qui me transporte à Agadir quelques jours après les émeutes de Meknès consécutives à l'enlèvement de Ben Bella. Même âge que le précédent, recruté lui aussi par voie d'annonce et ne parlant pas l'arabe. Il rejoint son affectation au Massa à 40 kms au sud d'Agadir.

Un voisin, propriétaire d'immeubles, a décidé de se retirer en France. De l'une de ses propriétés estimée à 15 millions, on lui offre seulement 4. « Le terrain est à nous, lui dit-on, nous n'avons pas à le payer. »

Le contrôle des changes a enrayé l'exportation des capitaux. L'institut d'émission, la banque d'Etat, est passée aux mains du gouvernement contre la promesse d'annuités aux actionnaires, annuités dont le gouvernement verra sans doute la farce après quelques dévaluations ainsi que cela s'est fait dans tous les pays livrés aux nationalisations.

La convention d'Algésiras dénoncée, les droits de douane s'abattent sur les produits étrangers et sur les produits français en particulier : 100 % sur les jouets et la taxe de

transaction passe de 1 à 5 %. Ils peuvent payer, entend-on, ils nous ont pris assez d'argent comme cela.

Les ambassades, l'armée et ses fournitures, ses équipements, les dépenses de palais, celles des ministres et des hauts fonctionnaires, les achats de voitures américaines, les mobiliers de haut luxe, le décorum attaché à la fonction, ne faut-il pas payer tout cela ? Aujourd'hui c'est la vignette auto, la taxe sur les chèques postaux, l'augmentation des patentes. Sous une forme qui se rapproche du rackett, ce seront bientôt les quêtes forcées à domicile, les majorations de primes d'assurances, les réassurances obligatoires à des compagnies marocaines, l'institution d'un touring-club marocain, les collectes dans les ministères avec émargement, etc...

Viendront enfin charger les prix, les allocations familiales, la sécurité sociale, les congés payés, toute une parafiscalité peu faite pour améliorer les coûts de revient.

Mais les syndicats ne tardent pas à se manifester, vite en proie aux dissensions politisées et le pays connaît les bagarres mortelles entre dirigeants syndicalistes. Ce sont de folles revendications : indemnités de transport, d'habillement, de chauffage, le casse-croûte gratuit, logement, soins gratuits, comme si la productivité pouvait autoriser de pareilles extravagances. Le rendement déjà peu brillant, diminue encore avec les grèves incessantes, le ralentissement des cadences lorsqu'un chantier se termine et qu'il n'existe plus de perspectives d'embauche immédiate.

Le temps se passe en palabres, en meetings, en discussions. Les ports chôment. Plutôt que de payer de ruineuses surestaries, les navires préfèrent souvent éviter les ports marocains et toute l'activité portuaire et commerciale accuse le contre-coup.

Les entreprises soucieuses de leur bilan ne tardent pas ainsi à juger leur activité peu intéressante et celles qui le peuvent plient rapidement bagage, allant chercher ailleurs une meilleure rentabilité de leurs investissements.

Les délégués d'entreprise ont grande gueule. C'est toujours la recherche du « fabor », de la position privilégiée, le besoin de dépassement. Chacun entend négocier au mieux sa fonction de délégué. Mais nombreux sont les candidats aux dents longues, qui, impatiemment, attendent leur tour.

La législation sur l'embauche vient encore réduire la courte marge qui justifiait encore l'activité des entreprises françaises. Toute entreprise est tenue, dans le cadre de la lutte contre le chômage, d'embaucher sur les lieux de travail, une proportion de main-d'œuvre recrutée localement. Il s'agit presque toujours d'une main-d'œuvre nullement qualifiée, d'un rendement souvent très bas, et on assiste à une véritable foire d'empoigne vers les emplois offerts. C'est généralement le rôle des caïds de départager les candidats et il n'est pas rare de voir s'engager le dialogue suivant : L'entrepreneur : « J'ai besoin de 30 manœuvres que je dois payer 500 frs la journée. » Le caïd : « Rendez-moi service. Prenez-en 60 que vous paierez chacun 250 francs » et la loi du salaire minimum est ainsi tournée par les autorités mêmes qui avaient reçu mission de la faire appliquer.

Cette main-d'œuvre occasionnelle procure souvent à l'entreprise les pires mécomptes : chapardage, malfaçons, rackett organisé les jours de paie par le syndicat. D'autres fois, un inspecteur se présente sur un chantier pour vérifier les cartes de travail et les cotisations d'entreprise. S'il s'agit d'un chantier marocain, c'est presque toujours une affaire entièrement familiale : celui-ci, c'est mon cousin, je le nourris et il m'aide. Celui-là c'est mon oncle, cet autre là-bas, mon grand-père et encore mon fils, mon gendre, etc... Bref, ce sont des entreprises qui ne distribuent apparemment aucun salaire et qui échappent ainsi aux prélèvements et aux impôts. Comment les entreprises françaises qui déclarent leur personnel et qui acquittent 40 % de charges, tiendraient-elles le coup devant cette

concurrence déloyale élevée à la hauteur d'une institution ?

D'autres textes ont prévu que la préférence dans les appels d'offre sera donnée aux entreprises marocaines à concurrence d'une majoration de 10 % sur le moins-disant, procédé destiné à amputer de 10 % les prix consentis par les entreprises désireuses de soumissionner. Une règle analogue a été établie en ce qui concerne les produits étrangers. La production locale doit faire prime sur la production importée même si la qualité est inférieure et quel que soit son prix. La jeune industrie marocaine et l'artisanat doivent être protégés coûte que coûte. A ce compte on nous gratifie d'articles de médiocre qualité, qui se détériorent rapidement et l'incidence sur un budget fixe se traduit par une diminution de son pouvoir d'achat. Les magasins européens vont ainsi se vider peu à peu de leurs articles importés.

Il faudra encore payer les indemnisations pour destruction de guerre ou faits de résistance, financer la reconstruction. Qui doit payer ? Le Français bien sûr...

Le rendement ne s'améliore qu'à une allure d'escargot. La marocanisation s'est bien accompagnée d'un immense programme relatif à la formation professionnelle accélérée pour la réalisation duquel on a recruté maints animateurs et spécialistes. Des écoles d'apprentissage commencent à se créer au sein des grandes sociétés concessionnées. Nombreux au départ, leurs effectifs se raréfient à mesure qu'avance le programme. Sitôt éveillé à des possibilités de promotion, le jeune marocain souhaite arriver le plus vite possible et il n'est pas rare de le voir déserter ces écoles pour des carrières moins rebutantes que celles d'ouvrier, fut-il spécialisé, pénétré de l'idée qu'un minimum d'instruction donne droit à un emploi de bureau plus considéré que tout autre, car il constitue une sorte de brevet de respectabilité.

On note chez les nouveaux parvenus, des attitudes mé-

prisantes vis-à-vis de leurs inférieurs en grade. Mais elles s'expliquent si l'on veut bien se souvenir que tous ces gens ont connu ensemble une condition quasi uniforme du temps du protectorat. N'ont-ils pas connu les mêmes ruelles, les mêmes vexations, les mêmes misères noires ? Ceux qui ont accédé aux échelons supérieurs de la hiérarchie pensent qu'en faisant preuve de considération vis-à-vis de leurs frères inférieurs en grade, ces derniers seront enclins à prendre des libertés de langage et des attitudes incompatibles avec le respect de cette hiérarchie dont le caractère conventionnel ne leur échappe pas.

Ainsi s'explique cette réserve qui a suscité chez maints Français la formulation de fausses conclusions sur l'origine de ce mépris apparent affiché vis-à-vis de leurs inférieurs en grade, par les détenteurs d'une parcelle d'autorité.

Les résultats de la formation professionnelle sont souvent décevants. Il sort de ces écoles, des jeunes gens de 19 à 20 ans auxquels on souhaiterait confier tout de suite des postes de haute responsabilité, mais auxquels il manque la maturité et l'expérience. Affectés dans le bled, ces jeunes gens ne tarderont pas à rallier la grande ville.

Parallèlement, les personnels français touchés par les mesures de « marocanisation », n'attendent pas les délais nécessaires à la formation de leurs remplaçants. Ils ont en effet tout intérêt à s'en aller le plus vite possible s'ils sont encore jeunes, afin de recommencer leur carrière en France. Chacun s'invente donc mille raisons : famille, santé, incompatibilité d'humeur, pour solliciter son départ et l'accélérer. C'est la désertion en masse qui s'amorce, commandée par le plus puissant, le plus irrésistible des mobiles : l'intérêt personnel. Cet exode peut difficilement s'enrayer et on sent bien que les sociétés concessionnées qui n'attendent rien de bon d'un gouvernement indépendant, ne font rien pour freiner cet exode qui va désorganiser rapidement les rouages essentiels de l'Economie et

détériorer un peu plus les rapports de cordialité inscrits aux accords. On se trouve ici en présence de réactions humaines incontrôlables vis-à-vis desquelles les traités les mieux étudiés seront toujours inefficaces.

Mais tout ceci réduit davantage encore la rentabilité des investissements habitués à ce jour, à compter sur des services publics parfaitement organisés, fonctionnant sans accrocs au rendement optimum. Dans le domaine de l'énergie plus particulièrement, la situation devient critique. La courbe de la consommation s'infléchit rapidement. La progression qui a atteint jusqu'à 20 % descend à — 1 %. Le déficit se creuse, comblé par des avances du budget. Il ne restera bientôt à ces sociétés concédées, en perte de vitesse, qu'à intriguer en vue de se faire nationaliser pour prévenir leur mise en défaillance.

Le chômage augmente à la suite de la fermeture de nombreuses usines dont les débouchés s'amenuisent à la fois à l'intérieur par suite de la baisse sensible du revenu national, à l'extérieur en raison du relèvement des coûts de revient, des entraves au travail, du faible rendement de la main-d'œuvre, des impôts et des taxes qui s'abattent sur les activités lucratives, de la reprise des fêtes : fêtes de la jeunesse, fêtes de l'indépendance, fête des marabouts, fête du mouloud, de l'Aïd es sghrir, de l'Aïd Kbir, auxquelles viennent se superposer les fêtes juives et chrétiennes. Toutes ces fêtes, si elles paralysent la production, sont conçues, on le devine bien, pour animer la circulation de l'argent et favoriser le commerce.

Les chômeurs doivent donc aller eux-mêmes à la chasse de leurs revenus. En plus du chapardage habituel, des bandes s'organisent et des quartiers entiers sont mis en coupe réglée. On quête et on rackette à tout propos.

Beaucoup de produits sont en hausse. La dévaluation devient inévitable. Quelques mois seront ainsi gagnés puis ce sera une seconde et une troisième jusqu'à ce que la

dette soit remboursée pour le prix d'une boîte d'allumettes.

La législation du travail, on l'a vu, ne s'applique qu'aux entreprises dirigées par les Français. Les entreprises marocaines de travaux publics poussent pareilles à des champignons. Des artisans se mettent à construire de mauvaises copies d'appareillages normalisés en imprimant grossièrement sur leurs fabrications l'étoile du Maghreb. Aux termes de la législation nouvelle, ces fabrications doivent recevoir la préférence sur un matériel de qualité qui a le tort de provenir de l'étranger. Des travaux sont enlevés à mi-prix. Comment seront-ils achevés ? Quelle en sera la qualité ? En attendant, les entreprises françaises sont irrémédiablement condamnées par cette concurrence que rien ne vient ni limiter, ni endiguer.

Pour combler les trous causés par la fermeture des industries, on appellera les capitaux étrangers à la rescousse. Mais les prêteurs ne tardent pas à s'apercevoir qu'à leur tour ils ont été roulés eu égard au faible rendement de la main-d'œuvre privée de ses cadres traditionnels et incapable encore de promouvoir les siens. D'autre part, quarante années de présence française rendent difficile d'envisager, pour la génération présente, la pratique d'une autre langue étrangère.

Le dernier acte se jouera avec le départ des militaires. Aucun pays rendu à l'indépendance ne saurait tolérer indéfiniment la présence d'une armée étrangère sur son sol. Sans doute les industries minières, obligatoirement étrangères, exigent-elles la sécurité de leurs investissements et la mise en œuvre rapide de moyens d'action adéquats pour maintenir leurs exploitations au rythme prévu par leur planing. Mais les clauses des traités qui prévoient le maintien des armées, sont destinées à être tournées et rapidement abrogées.

Le départ des militaires aura pour effet, dans l'immédiat, de tarir brutalement les revenus dépensés dans les

villes où les troupes tenaient garnison. On peut dire que dans ces villes la population vivait en grande partie sur les soldes des militaires. C'était l'argent du contribuable français qui causait la prospérité de villes comme Taza. J'ai vu mourir Taza presque du jour au lendemain. Les magasins se sont vidés. Les faillites se succédaient. Les rares Européens qui se cramponnaient à un chimérique espoir, partaient les uns après les autres. La valeur des fonds tombait à zéro.

Le processus conduisant au déguerpissement s'accélère donc, une fois amorcé. Les départs massifs d'Européens privent le commerce de l'essentiel de ses débouchés. Le coût de la vie double en l'espace de quelques mois. La rareté menace, à la merci d'une année de sécheresse. Le pays veut des ambassades, il veut son armée. Il se défoule d'un demi-siècle d'occupation, de brimades, de misère mal supportée.

Les jeunes ministres et leurs cabinets mènent grand train. Il leur faut les voitures les plus luxueuses, les villas les plus grandes et les plus belles, et aussi des rabatteurs pour leurs plaisirs. Mais en cela ne font-ils pas qu'imiter tous les potentats, tous les parvenus ?

De nouveaux accords commerciaux se concluent avec d'autres pays que la France. La prévarication prend de l'extension. Chacun cherche à améliorer son revenu, un revenu qu'il doit le plus souvent partager avec des harkas de 10 à 20 personnes accourues du bled, parents, amis. Un véritable népotisme s'installe. Les chefs de service, les ministres casent leur père, leur frère, leurs cousins un peu n'importe où. L'essentiel est de soulager le budget commun. On affecte, pour ordre, des analphabètes à des emplois de bureaux. Il n'est pas jusqu'aux chaouchs des administrations qui négocient leur place en exigeant fabor pour introduire les visiteurs dans les bureaux. Tout se vend : les licences de transport, les permis de conduire, les permis de construire.

Les émissions françaises de la radio nationale se réduisent de jour en jour tandis que les émissions en langue arabe recouvrent des gammes de plus en plus étendues. Les événements concernant la France font souvent l'objet de commentaires haineux, partiaux, peu conçus pour renforcer les liens de sympathie entre Français et Marocains. La presse française est fréquemment censurée, l'autre presse injurie.

Les logements évacués par les rapatriés ne restent pas longtemps inoccupés. Les marocains entassés jusque là dans leurs médinas n'attendaient qu'un signal pour se ruer sur les habitats européens. Pour les Français bientôt isolés au milieu de ces hordes bruyantes et sans gêne, la vie deviendra vite intenable. Les jeunes enfants dépenaillés franchissent les murs et viennent chaparder dans les arbres fruitiers, voler tout ce qui se trouve à portée de leur main. Dans des villas conçues pour loger 5 à 6 personnes, ils sont à présent 15 à 20 au milieu des canounes, avec leur vie nocturne, les cris des femmes aux voix pointues, les disputes, le chant des coqs, les aboiements des chiens ramenés des douars, la saleté partout, les excréments abandonnés sur les paliers des immeubles, des inscriptions obcènes sur les murs. L'odeur hassani, la promiscuité, les vols feront ainsi rapidement déguerpir les derniers Français.

Dans le lot des mesures vexatoires, on signalera encore la débaptisation des villes, des villages et des noms de rues à consonnance française, la disparition de tout ce qui pourrait rappeler aux jeunes générations, le temps de la conquête et de l'occupation. Désormais rien ne doit évoquer la France. Les statues sont déboulonnées, soustraites aux regards.

Des instructions assorties de menaces d'amendes, imposent aux commerçants la double enseigne. Il en va de même pour les services concédés qui doivent en outre

traduire en langue arabe toutes leurs circulaires et tous leurs imprimés.

La fréquentation des plages expose les femmes à toutes sortes d'insultes. Des troupes entières viennent y camper en harkas d'une repoussante saleté. La première préoccupation des nouveaux promus est en effet la possession d'une voiture ou d'un vélo-moteur et c'est par milliers qu'ils viennent à présent narguer sur les plages les privilégiés de la veille. Qu'y faire ? Ne sont-ils pas chez eux ?

Enfin, c'est au tour des médecins, des dentistes de débrayer. Leur départ entraînera celui des derniers éléments européens pour qui la santé compte plus que tout le reste et qui refuseront de s'adresser aux médecins arabes, fussent-ils formés aux disciplines de nos facultés françaises.

On vient donc de suivre le processus par lequel la présence française, garantie par les traités, devient assez vite une expression vidée de tout sens. Expulsés politiques, femmes dont la santé s'altère avec les soucis, inadaptables, scolarisés, fonctionnaires, militaires, chefs d'entreprises, commerçants, colons, médecins, avocats, personnel des services concédés, employés des établissements mis en faillite, jeunes gens sans aucune perspective d'embauche. enseignants, tout ce monde ne doit-il pas se diriger là où il est certain de trouver du travail et des revenus ?

Pour le personnel technique, les circonstances font que le départ sera pareillement pressé : incompatibilité d'humeur, scolarité des enfants privés d'enseignants, isolement dans des quartiers autrefois européens et désormais peuplés d'une faune surgie des douars et des médinas, promiscuité devenant vite intolérable, vexations continuelles, carence des médecins, magasins vidés peu à peu de leurs stocks, insécurité, heurt des caractères dans l'accomplissement de la tâche, hausse du coût de la vie, les perspectives apparaissent ainsi plus intéressantes en France sinon sur le plan matériel, du moins sur le plan des habitudes et des mœurs.

F.-H. LEM

La Vérité sur le douanier Rousseau

UNE BIOGRAPHIE EXEMPLAIRE

Chaque grande rétrospective, chaque célébration commémorative d'un grand artiste fait fleurir aux étalages des libraires une plate-bande d'albums, revêtus de jaquettes multicolores, recueil de reproductions en noir et en couleur d'une qualité souvent discutable, précédé d'un texte plus ou moins bref, qui n'apporte généralement rien de neuf, si ce n'est quelques mauvaises amplifications sur des idées reçues et des faits incontrôlés.

Nos pseudo-historiens d'art ont ainsi élevé l'art d'écrire pour ne rien dire à la hauteur d'un genre littéraire, qui se situe à distance égale de la biographie romancée, de la préface de complaisance et de la critique insane. La belle exposition du Cinquantenaire d'Henri Rousseau, à la Galerie Charpentier, n'a pas failli à la règle. Elle est en train de nous valoir une éclosion de ces « fleurs artificielles », où la rhétorique aimable le dispute au sens critique le plus contestable.

A toutes les règles, il y a des exceptions. C'est ainsi que dans les crochets radiophoniques, parmi tant d'analphabètes musicaux on a quelquefois la surprise d'entendre une voix juste, une interprétation intelligente et personnelle d'une musique pas trop galvaudée. Pour Rousseau la surprise est de taille. Avec le livre d'Henri Certigny, paru récemment chez PLON, sous le titre « LA VÉRITÉ SUR LE DOUANIER ROUSSEAU », nous tenons enfin la biographie exemplaire d'un artiste, qui n'avait eu jusqu'ici que des biographes fantaisistes, dissertateurs sans connaissances précises et sans autre talent que celui de se mettre personnellement en vedette.

La biographie de Rousseau était restée chose si incertaine que rendant compte aux lecteurs de « Défense de l'Occident »

de la Rétrospective de la Galerie Charpentier, en avril 1961, je prenais la précaution d'indiquer que je ne retiendrais pour mon exposé que quelques faits et quelques dates, dont la concordance chez ses biographes pouvait permettre de les tenir pour certaines. Encore me suis-je trompé, pas d'une manière très grave mais incontestable ! C'est ainsi que retenant la date de 1886, indiquée par Maximilien Gauthier dans son précis chronologique, comme celle à laquelle fut liquidée la mise à la retraite proportionnelle de Rousseau, à l'Octroi de Paris, je me trompais de sept ans, car cette date doit être reportée au 1er décembre 1893, ainsi que nous le révèle Certigny d'après des documents précis. Affirmer que Rousseau avait pris part à la campagne contre la Prusse en 1870 était également faux, car s'il fut mobilisé, il fit la guerre au dépôt et ne combattit jamais autrement qu'en rêve pas plus en France qu'au Mexique.

Pour le reste, et à part cet emploi de « saxophoniste » tenu durant l'accomplissement de son service militaire, question qui reste en suspens faute de documents certains, je n'articulais pas trop d'erreurs, en raison même de ma juste méfiance à l'égard de la littérature sur Rousseau. Par contre, le livre de Certigny confirme mes hypothèses relatives au développement de la carrière artistique du bonhomme, à la formation et au développement de son métier de peintre.

●

Certigny ne s'est pas contenté, comme ses paresseux confrères de recopier ce qu'avait écrit ses prédécesseurs en se contentant d'y ajouter quelques fleurs de rhétorique. Certigny, écrivain consciencieux, épris d'exactitude, aussi bien dans les faits que dans la forme, est allé aux sources. Il a dépouillé, patiemment, minutieusement les archives de l'époque, aussi bien celles des dépôts publics pouvant se rapporter directement ou indirectement à Rousseau, précisant ou éclairant les diverses phases de sa carrière -- état civil, palmarès scolaires, registres militaires, documents administratifs -- que celles des archives privées -- correspondances, catalogues, annuaires -- se rapportant à la vie intime de l'homme, à ses mariages et liaisons successives, à ses amitiés, à ses relations artistiques et commerciales. Avant d'écrire la vie de Rousseau, Certigny s'est efforcé de constituer le « Dossier Rousseau » avec la méthode et les scrupules d'un chartiste, en y joignant quelquefois le flair du policier. Ce dossier contient des pièces nombreuses et suffisantes qui lui ont permis de nous

donner de Rousseau un portrait singulièrement vivant et ressemblant.

Ici pas de littérature ou quelques phrases incisives, non dénuées d'humour, bien que l'auteur en use avec discrétion : la tentation était trop facile. Nous savons désormais à quel milieu exact appartenait Rousseau, quels furent ses ancêtres paternels et maternels, quelle éducation il reçut au collège de Laval, quels incidents, en fait assez insignifiants, eurent dans sa vie, en raison de la mentalité de l'époque, un retentissement considérable ; ne serait-ce que le petit détournement dont Rousseau se rendit coupable lorsqu'à sa sortie du collège il fut clerc d'avoué chez Mᵉ Fillon à Angers. Afin d'éluder les conséquences d'une condamnation infâmante Rousseau dut contracter un engagement de sept ans dans l'armée. On peut dire que cette circonstance allait amorcer en grande partie la légende de Rousseau, du Rousseau mexicain, défenseur de la patrie et de l'ordre, celle du BRAVE Rousseau. Tout ceci répondait à une préoccupation bien déterminée chez le bonhomme, qui était sans nul doute, en dépit de cette peccadille de jeunesse, un parfait honnête homme mais aussi un finaud, qui mystifia ses mystificateurs. Rousseau, laissant s'accréditer une légende par des insinuations et des silences approbateurs, entendait occulter toute une phase de sa vie, adoptant d'instinct la meilleure méthode afin d'élaborer un mythe.

Nous savons désormais quelle fut la carrière de Rousseau dans l'honorable administration de l'Octroi de Paris, où après 20 ans de services effectifs, accomplis sans zèle, la meilleure des carrières administratives, les bons fonctionnaires ne faisant jamais parler d'eux, Rousseau obtient la liquidation d'une modeste retraite proportionnelle de 1.019 francs par an, qui fut la base de son existence jusqu'à la fin et sans laquelle il fut prématurément mort de misère.

Nous savons quels furent les étapes de sa carrière de peintre, que Rousseau prit toujours très au sérieux, beaucoup plus que sa carrière administrative, dont la grisaille fut heureusement égayée par ses travaux de peintre du Dimanche. Rousseau enseigna à l'Association philotechnique, décoré des palmes académiques par suite d'une homonymie dont personne ne songea jamais à démêler le quiproquo et c'est bien ainsi ; cette distinction dérisoire plaisait à Rousseau, le rehaussait dans sa propre estime, et jamais officier d'Académie légalement promu ne le fut aussi justement. Rousseau fut franc-maçon. Il fut un des premiers et

plus fidèles sociétaires du Salon des Indépendants, où sa présence ne passa jamais inaperçue, provoquant un scandale qu'aucun de nos tâchistes les plus invertébrés ne réussit plus à provoquer, car ces extravagances de bon goût ne font aujourd'hui sourire personne !....

Rousseau connut beaucoup de monde et fut connu de beaucoup de gens, recevant dans son atelier de Plaisance, où il donnait des soirées musicales et littéraires d'une touchante naïveté, un public des plus hétéroclites, où gens du monde, artistes, écrivains, quelques-uns déjà réputés, côtoyaient des concierges et des petits rentiers du quartier. Rousseau fit l'objet d'une admiration sincère et quelquefois clairvoyante de la part d'un certain nombre de ses contemporains. C'est ainsi qu'Alfred Jarry, son compatriote de Laval, qui devait sombrer en ses propres extravagances, découvrit le premier chez Rousseau le primitif et prononça le nom de « Memmling du 19e siècle ». Il est difficile de faire la part de la sincérité et de la charge dans les opinions et les propos de Guillaume Apollinaire, qui fut le familier de l'artiste, son confident, dans la mesure, bien entendu, où le « Maître de Plaisance » pouvait se laisser aller à la pente des confidences. Robert Delaunay l'admira, je crois, très sincèrement. Wilhem Uhde le comprit. Ambroise Vollard acheta ses œuvres et devait trouver que la naïveté déconcertante de Rousseau n'était pas sans analogie avec celle de Paul Cézanne. Il est un fait certain, Rousseau ne passa pas inaperçu de ses contemporains. Mais entre la célébrité restreinte que décerne un groupe d'artistes et de lettrés et celle que clament les trompettes de la renommée à la solde des marchands et des financiers, il y a un certain écart. La première est de meilleur aloi et on ne peut pas dire que Rousseau l'ait ignorée de son vivant, ce qui ne l'empêcha pas de mourir dans un état voisin de la plus sordide misère.

Cependant Rousseau retraité, élargissant toujours le cercle de ses amateurs et de ses acheteurs aurait pu connaître, à la fin de sa vie, une relative aisance, surtout que le bonhomme n'avait que peu de besoin, si ce n'est celui impérieux de peindre. Oui, mais voilà, Rousseau était un homme généreux ; ce pauvre avait aussi ses pauvres. Et Rousseau était amoureux. Il le fut toute sa vie : deux fois marié, brûlant de flammes passagères pour un certain nombre de déités qui ne furent pas toutes inexorables, se consumant, à la fin pour une intraitable Léonie, à laquelle il écrivit une lettre, véritable page d'anthologie amoureuse, d'un accent déchirant, qui laisse loin derrière les Stances du vieux Corneille à Mademoiselle du Parc. Rousseau compatissant,

Rousseau amoureux donnait d'une main ce qu'il recevait de l'autre.

Quant à son procès en Cour d'assises, où des jurés imbéciles le condamnèrent avec sursis, en dépit de la plaidoirie de Me Guilhermet, Rousseau innocent et mystifié, de l'aveu même de son prétendu complice, Sauvaget, seul responsable de l'escroquerie, dans laquelle il se mêla par ignorance et bonté de cœur, on ne peut qu'évoquer avec peine cette triste histoire, qui n'affecta, il faut le dire, qu'assez peu le bonhomme. Préoccupé de bien d'autres choses, Rousseau bénéficia d'un manque de curiosité de la Police de l'époque, laquelle n'exhuma pas le dossier de l'affaire d'Angers ; remis à jour et en raison du préjugé défavorable, cher à tous les magistrats du monde, il l'eut infailliblement amené à finir ses jours en prison.

Voilà esquissé à grands traits cette biographie, qui nous apporte enfin la vérité sur Rousseau. Elle contient près de cinq cents pages, fortement référencées, illustrée d'un certain nombre de documents graphiques, éclairant le texte, et on ne peut que regretter les raisons d'économie qui en ont limité le nombre.

Je mets le « Rousseau » de Certigny sur le plan du « Manet » de Tabarant (1). Il restera aussi indispensable à tous les chercheurs et amateurs futurs que peut l'être l'étonnant bouquin de Tabarant, trop peu connu, et qui lui aussi est une somme. Après cette biographie exemplaire, reste à rédiger un catalogue justificatif de l'œuvre, d'une autre exactitude et d'une autre valeur que la ridicule nomenclature, que vient de publier « Ides et calendes », la maison d'édition suisse de Neuchâtel. C'est le souhait de l'auteur et c'est aussi le nôtre.

F.-H. LEM.

---

(1) A. Tabarant, « Manet et ses œuvres ». Gallimard, éditeur, Paris.

Léon DEGRELLE

Lettre aux Catholiques Belges

La lettre qui suit a été adressée par Léon Degrelle au grand quotidien catholique bruxellois LA CITÉ peu après la lettre adressée au SOIR de Bruxelles que nous avons publiée dans notre n° 16. Nous reproduisons ce texte, comme le précédent, d'après le journal belge EUROPE RÉELLE.

Le 22 Septembre 1961.

Monsieur le Directeur,

Vous avez cru utile de commenter mon offre de me présenter en Belgique si, renonçant à la machinerie de répression imaginée à Londres en 1943 et 1944, la Justice Belge en revenait, enfin, aux normes saines des lois en vigueur à l'époque, tout en entourant les débats d'une publicité adaptée à la vie moderne. A ce sujet, et en accord avec le journal *Le Peuple*, vous avez écrit dans votre numéro des 2-3 septembre 1961 :

« *Si demain, il (Degrelle) rentre en Belgique, il sera tout de suite mis en taule. Il avait l'occasion de se défendre lors de son procès. Aussi, y a-t-il beaucoup de chances pour que Degrelle ne montre pas de si tôt, volontairement, le bout de son nez.* »

Soyons sérieux, tout de même ! Vous savez très bien que je n'ai eu, en aucune façon, l'occasion, ni même la

possibilité de me défendre lors de mon procès, procès qui fut bâclé avec une précipitation si extravagante — von Rundstedt arrivait près de Dinant — que pas la moindre défense ne put « montrer le bout de son nez » et que j'ignorais même que ce procès avait lieu !

Quand il me fut donné de lire un résumé du jugement prononcé contre moi par contumace, les délais d'appel — ridicules ! six mois à cette époque-là — étaient passés, selon un décret de Londres qui ne fut d'ailleurs légalisé par le Parlement qu'en Mai 1947 ! Ainsi, il m'est interdit de faire appel d'un jugement de 1944 parce que s'y oppose une loi *qui fut votée trois ans plus tard !* Ça vous paraît normal une histoire comme celle-là ?

D'ailleurs, toute l'histoire est anormale de cette Répression à coups de « *lambeaux de législation improvisée qui furent rapportés de Londres* », selon l'expression du Sénateur Robert Ancot, commentant, le 8 juillet dernier, les « *folies que l'on a commises* » alors, folies qui continuent en 1961 et promettent de continuer encore longtemps. « *A une époque*, écrit ce Sénateur catholique, *où dans les autres pays qui subirent les rigueurs de l'occupation, le problème de l'épuration et de la répression appartient depuis longtemps au passé, la Belgique est toujours aux prises avec ce poison de sa vie nationale.* »

C'est tristement vrai. Vous vous acharnez à maintenir des Tribunaux spéciaux, une législation d'exception, à effets rétroactifs, dont toute l'assise fut illégale et qui continuent à priver des milliers de gens des droits les plus élémentaires qui soient : écrire, s'expliquer, recourir à des tribunaux normaux tels que les lois belges les prévoyaient au moment des faits reprochés.

Nous ne pouvons pas écrire dix lignes où nous exposerions ce que fut notre conception du devoir patriotique

durant la Deuxième Guerre Mondiale. Si, même, nous publions, sur ce sujet tabou un livre à l'étranger, on se rue dessus, on l'y fait saisir (comme ma « Campagne de Russie », à Paris), on en fait même fondre les plombs par la police (comme ma « Cohue de 1940 », en Suisse) !

Vous ne trouvez pas que cette persécution, cet étouffement de la pensée de l'adversaire, révèle une conception plutôt bizarre de la Démocratie et de la Liberté ? On aimerait avoir votre avis là-dessus.

●

Mais, au lieu de le donner, vous susurrez séraphiquement, en levant les yeux au ciel : « Il (Degrelle) avait l'occasion de se défendre lors de son procès » !

Primo : je ne l'ai pas eue.

Secundo : personne n'eut l'occasion de se défendre lors de son procès, ni moi qui n'était pas là, ni ceux qui étaient là. Les gens qui nous traquaient étaient fous, alors. N'importe quel ragot servait de preuve en justice. Les Conseils de Guerre ne tenaient compte de rien, n'écoutaient rien, tapaient dans le tas : « *tribunaux et Parquets d'exception à qui furent confiés des pouvoirs de petits rois nègres* », comme a dit le Professeur Kluyskens, repris par le Sénateur Ancot.

« *Ceux qui comme moi,* ajoute ce dernier, *ont fait partie des commissions d'avis savent quels ramassis d'absurdités figuraient dans maints dossiers* ». Absurdités en vertu desquelles furent prononcées des milliers et des milliers de condamnations par contumace, dont six mois plus tard — on n'avait même pas eu le temps d'être informé de rien ! — on ne pouvait déjà plus faire appel !

Si des condamnés, qui s'estiment injustement frappés, désirent faire appel de ces condamnations forcenées, il

devrait être permis que leur cas fût repris, ré-examiné avec sang-froid, non par des Conseils de Guerre improvisés mais par des Tribunaux impartiaux — ceux qui avaient été établis par la Loi avant les faits — sans restriction des droits de la défense, et avec publicité qui permette à tous les Belges qui veulent y voir clair de peser le pour et le contre.

Franchement, qu'y a-t-il d'immoral, de déraisonnable à proposer une telle mesure au Gouvernement et aux Législateurs ?

Il y a des gens, je ne le sais que trop, qui ne sont mus, en face de nous, que par la haine. Ils le proclament. « *Nous rêvions*, a écrit votre confrère l'ex-ministre Demany, *d'assister à l'abatage des traîtres, de nous repaître du spectacle de leur mufle fracassé* (« *Mort Debout* », page 38). De ce côté-là, rien à faire. A mort ! Et finie la discussion !

Mais je veux croire que ce n'est pas votre cas, tout de même. Que votre position est plus nuancée. Et que beaucoup de Belges, même si certaines de nos prises de position les ont heurtés, ne s'opposeraient pas nécessairement à ce qu'on en revînt à des solutions d'équité.

●

Le problème ne s'arrête pas même là, pour vous, qui, à la *Cité*, êtes chrétiens.

On croit vite que les rancœurs politiques échappent à l'examen de conscience. En êtes-vous bien sûrs ? Il faut être francs devant Dieu, même à l'occasion d'une bagarre comme la nôtre ! Que devient le souci de la Justice si on ne permet pas à celui qu'on accable sans répit de se laver d'accusations qu'il estime non fondées ? Et que devient la Charité sous le déferlement d'injures dont on accable des vaincus à qui on interdit toute défense ?

Je vous demande pardon de vous mettre personnellement en cause. Mais, en 1946, un journal qui vous ressemblait comme un frère, la *Cité Nouvelle*, publiait, le 21 Septembre, ce titre énorme : « *C'est Léon Degrelle lui-même qui commanda le meurtre de Georges Pêtre, bourgmestre de Saint-Josse* » et ajoutait ce sous-titre : « *C'est sur mes instructions que le bourgmestre Pêtre a été abattu, téléphone-t-il à la Gestapo de l'Avenue Louise* ».

Or, il n'y avait pas un mot de vrai là-dedans. L'année suivante, les assassins de ce M. Pêtre furent découverts, jugés, condamnés à mort. Je n'avais absolument rien à voir avec eux. Je fus mis complètement hors de cause par le Conseil de Guerre du Brabant. Mais ceux qui dans la *Cité Chrétienne* m'avaient accusé faussement de cet assassinat, ont-ils rectifié ? Jamais ! Etait-ce, ou non, leur devoir de chrétiens de réparer le mal injustement fait ?

Quelques jours plus tard, parmi sept colonnes de divagations qui, aujourd'hui, ne sont plus que drôles, la même *Cité Chrétienne* publiait froidement ces lignes : « *partout en Ardennes où il y eut des massacres, les S.S. dits « Wallons » furent présents : Bande, à Stavelot, à Noville...* ». Cela aussi était absolument erroné. Nous n'avions été ni à Bande, ni à Stavelot, ni à Noville, et nous n'avions participé à aucune exécution où que ce fut. La Commission des Crimes de Guerre — qui comprenait plusieurs de vos amis — étudia les faits sur les lieux, établit que j'y étais étranger ; et, dans les procès-verbaux qu'elle a publiés, elle n'a pas retenu contre moi un seul de ces fameux « Crimes de Degrelle en Ardennes », que la *Cité Chrétienne* avait si témérairement placardés en sept colonnes en Septembre 1946 !

Encore une fois : il eut fallu rectifier. La *Cité Chrétienne* l'a-t-elle fait ?

On dirait que, lorsqu'il s'agit de nous, on n'est plus tenu à la moindre décence. *Nous sommes hors du circuit*

de la Justice et de la Charité. Le péché est-il ainsi compartimenté ? Pèche-t-on en calomniant certains ? Ne pèche-t-on pas en en calomniant d'autres ? Nous, par exemple ?...

●

Je ne cherche pas à vous poser de colles, croyez-m'en bien. Je trouve votre cas étrange. J'essaie — chrétien regardant un autre chrétien — de voir clair dans votre position spirituelle. J'aimerais que vous me disiez comment vous, catholique, conciliez l'amour du prochain, de la justice, de la charité avec cette chasse à l'homme, sans rémission et sans fin, avec cette dénégation implacable, à l'adversaire, d'un droit quelconque à une vraie justice, avec cet étouffement systématique de la vérité.

La Vérité et la Justice, pour nous, Catholiques — ou je me trompe fort — l'ennemi y a droit, comme l'ami ! Le Christ a aimé tous les hommes, Il nous a demandé à tous de nous aimer. *Au fond de vous-même, ne devez-vous pas reconnaître que vous nous haïssez ?*

Je ne sais pas : moi, ça me fait froid dans le dos de vous poser cette question-là...

●

Vous voyez, le problème ne peut pas se régler par une pirouette (« il avait l'occasion de se défendre lors de son procès »). *Il s'agit d'un grand drame humain* (des centaines de milliers de personnes furent traquées, outragées ; des centaines de milliers de dossiers furent injustement ouverts ; des flots fantastiques de condamnations — rien qu'à mort : près de 4.000 ! — furent prononcées). *Il*

s'agit d'un grand drame chrétien : haïr sans cesse ! toujours ? ou écouter un instant celui qui, peut-être, fut de bonne foi, qui peut-être, a moralement droit à pouvoir s'expliquer, à être entendu, surtout s'il *s'estime frappé par l'injustice ?* Les cœurs fermés à jamais ? Le bras à jamais refusé, du chrétien au chrétien ? de l'homme à l'homme ?... Si nous étions l'un près de l'autre, au pied du même Christ, douloureux et miséricordieux, que me répondriez-vous ?

N'allez pas prétendre que je veux donner des leçons ! Non, je ne le fais pas, et je n'en ai pas le droit, car j'ignore tout des élévations de votre conscience et je n'ignore rien des faiblesses de la mienne... Simplement je vous demande de bien vouloir, en état de grâce, penser ce problème.

Croyez, je vous prie, à mes sentiments distingués.

Léon DEGRELLE.

Liliane ERNOUT

JOSÉ-ANTONIO OU LE TEMPS DES ARCHANGES

« Nous, qui avons déjà engagé la vie des meilleurs d'entre nous sur le chemin du paradis, nous voulons un paradis difficile, droit, implacable, un paradis d'où le repos soit à jamais banni et dont les portes soient gardées par des archanges aux épées flamboyantes ».

A l'aube d'un matin d'automne, il y aura bientôt vingt-cinq ans, José Antonio a pris le chemin qui conduit au paradis des archanges. Chemin très court, quelques pas seulement furent nécessaires de la cellule à la cour de la prison. La prison d'Alicante était une petite prison qui savait abréger les derniers instants de ses condamnés. Et ce jour-là, les radios rouges d'Espagne purent annoncer que la sentence prononcée contre José Antonio Primo de Rivera avait été exécutée. Très loin, à l'autre extrémité de l'Europe, ceux qui avaient donné l'ordre d'exécution se réjouirent et commencèrent à respirer plus librement. Cette voix profondément humaine que l'on avait entendue à tous les carrefours d'Espagne, cette voix qui ne cessait de répéter : « l'important est de toujours savoir qu'on obéit à une loi d'amour », cette voix était la seule — eux l'avaient compris — capable de détruire le marxisme, d'en brûler ses faux papes, ses palais truqués, d'anéantir ses magasins d'illusionnistes, tout son attirail de mauvais prophètes.

Cette voix qui avait commencé à bouleverser l'Espagne, elle était claire, lumineuse. Elle ne promettait pas l'âge d'or pour demain, un demain constamment reculé dans un lointain futur, mais du travail, du pain, de la terre pour tous les paysans, des maisons accueillantes pour les ouvriers, un travail heureux dans les usines, le respect de l'homme, de son droit à la vie, un bonheur simple, paisible auquel les hommes aspirent à l'ombre

de leur maison, de leur jardin, de leur ciel. Tous reprenaient leur véritable place dans la Nation. L'Etat devenait celui des travailleurs et non plus la société anonyme des exploiteurs. Il n'était pas question de détruire la propriété que l'homme acquiert par son travail, « attribut élémentaire de l'homme, projection directe de l'homme sur les choses qu'il possède, mais le capitalisme qui a peu à peu substitué à cette propriété de l'homme la propriété du capital, instrument technique de domination économique ». Et les sans-terre, les esclaves qui louaient leur travail comme une marchandise, tout cet humble peuple d'Espagne reprenait confiance et sentait qu'il était la force vive de la Nation, que son destin dépendait de lui. Il retrouvait sa fierté, sa grandeur. Paysans, ouvriers, imaginaient ce que serait cet Etat, l'Etat de tous, l'Etat de tous les producteurs participant, chacun selon sa valeur et ses mérites, à cette entreprise historique qu'est une Nation.

Cette voix était dangereuse — les peuples ont l'instinct de ce qui est faux et de ce qui est juste — elle pouvait tout remettre en question et, sur leur trône d'or, les rois du marxisme avaient eu très peur. Aussi pensèrent-ils, ce matin-là, l'avoir étouffée à jamais.

Bien sûr, ils en avaient fait un héros. Mais les héros morts ne sont jamais à craindre. On les célèbre par des fêtes, par des discours, beaucoup de discours. On leur élève de superbes monuments. Les enfants des écoles apportent des fleurs sur leur tombe. Les jeunes filles gardent précieusement leur portrait dans leur chambre. Puis, peu à peu, leur souvenir s'estompe et ils se retrouvent un jour figés dans l'histoire, un moment passé de l'histoire de leur pays.

Mais il est des voix, celles des véritables prophètes, qui ne peuvent jamais mourir. Très rare, lorsque la voix a été assez forte, lorsque la pensée du héros a été assez vigoureuse, sans fausses notes, voix de la Justice et de la Vérité, voix d'airain qui, au contraire des autres, s'amplifie avec le temps. Le temps pour ces voix est nécessaire, indispensable. Trop plongées dans l'avenir et par cela même partiellement incomprises des hommes de leur époque, il leur faut du recul et plus le temps passe plus elles deviennent réelles, vivantes, plus elles crient la vérité, plus elles s'imposent et gagnent des adeptes. Elles peuvent surgir de partout, là où on les attend le moins et il n'existe nulle parade pour leurs adversaires qui se sentent peu à peu acculés

à des solutions de désespoir. Alors, ces voix semblent se multiplier à tous les échos du monde. Rien ne peut les arrêter. Chaque homme peut devenir un adepte de la Voix. Il faudrait tuer tous les hommes. Et ceux qui, dans l'ombre nouent et dénouent les fils de l'histoire rêvent sans doute secrètement, de temps à autre, d'un anéantissement collectif de tous les hommes de la terre.

En France, où devant les incertitudes de l'avenir la jeunesse parait avoir compris que « l'action qui n'était pas soutenue par la pensée n'était que pure barbarie », les idées nationales-syndicalistes cheminent lentement. Une minorité révolutionnaire se forge peu à peu dans l'action et les ouvriers des usines apprennent à connaître José Antonio et à l'aimer.

Devant le tribunal qui le jugeait, il expliqua longuement sa doctrine et sur les visages de ses ennemis d'abord hostiles, puis bientôt empreints de sympathie, il lui semblait lire : « Si nous avions su que c'était cela, nous ne serions pas ici ». — « Oui, écrit José Antonio dans son testament, nous n'aurions pas été là, moi devant un tribunal populaire et les autres se tuant sur les champs de bataille d'Espagne. »

Après sa plaidoirie, un des membres du jury, adhérent du front populaire, n'alla-t-il pas jusqu'à se lever pour le féliciter et lui serrer la main ! Le jury ne pouvait se décider à voter la mort et la délibération se prolongea pendant des heures et des heures. Ce furent les dirigeants du Front populaire qui avaient reçu des ordres formels de Moscou qui exigèrent que la mort fût votée et la sentence exécutée deux jours après. Ainsi, le national-syndicalisme avait su enthousiasmer même les adversaires les plus acharnés de José Antonio.

Spirituel, social, révolutionnaire, le national-syndicalisme se met au service de deux mysticismes : « celui de la révolution chrétienne, civilisatrice, permanente et celui de la présente révolution, moderne, revendicatrice, populaire ». Il est le lien entre le passé et l'avenir. Il prend dans le passé ce qui a fait la grandeur de l'Occident, ses valeurs spirituelles et il les projette dans l'éternité. Il libère les peuples de la servitude, les exalte et les nations éblouies peuvent se lancer dans l'histoire et s'installer sur les sommets avec les aigles, accomplissant ainsi, chacune à leur manière, leur destin dans l'Universel.

Pour José Antonio, « l'individu est l'unité fondamentale,

porteur de valeurs éternelles ». C'est de son plein épanouissement que dépend la solidité, la valeur des constructions sociales. Rien ne peut être fait sans lui et tout régime qui tend à l'étouffer ou à l'amoindrir est un régime destiné à périr. Mais José Antonio ne dit pas tout pour l'homme. L'individu existe en tant que porteur de relations sociales ; il devient alors une personne ayant des droits mais aussi des devoirs. Il est, par rapport aux autres, créancier ou débiteur des autres. « Sa personnalité n'est donc pas déterminée de l'intérieur en tant qu'agrégat de cellules mais de l'extérieur en tant que possesseur de relations ». Toute la vie d'un homme est une lutte permanente entre ce qui l'incite à la paresse, à la veulerie, à la lassitude et la conscience que sa vie doit devenir une œuvre, par un travail quotidien, un désir constant de se dépasser, de devenir meilleur.

Les voyez-vous ces passants dans la rue. Ils ont le regard vide. Ils sont pressés. Ils regardent la terre, car ils n'ont plus la force de se tourner vers le Ciel. Ils sont déjà morts, fossilisés. Leur sourire est un faux sourire, leur rire une imitation de rire. On dirait qu'un démon leur a apposé le même masque, car ils se ressemblent tous. Plus rien ne les distingue des autres. Or, un être qui vit a son sourire, son rire, ses larmes qui ne sont celles d'aucun autre. Il a un destin qui lui est propre. Il est une créature de Dieu, unique, irremplaçable. Le Génie de Dieu ne sait pas créer de série.

De même que celle de l'homme, la vie des peuples est une « lutte tragique entre le spontané et l'historique ». Les peuples primitifs n'ont aucun sens de leur mission historique mais un amour presque végétal de leur terre. Plus les peuples évoluent, plus ils prennent conscience d'une mission à accomplir, d'une mission qui leur est propre et qu'aucun autre peuple ne peut accomplir. C'est pourquoi, dans les périodes de décadence, nous voyons renaître les séparatismes. Les hommes retournent vers leur coin de terre, leur clocher. Ils n'aspirent plus à dépasser le cadre quotidien, ils n'ont plus la vision transcendantale de l'Unité de destin de leur Nation, de cette « Unité dans l'Universel ». C'est pendant ces périodes dangereuses où les Nations se replient sur elles-mêmes qu'elles risquent de périr.

Dans la vie de tout homme, il existe de ces « passages à vide », de ces instants où l'homme semble s'anéantir, se dissoudre. Il paraît avoir perdu son centre vital, ses éléments polarisateurs. On le sent dispersé, fluide comme l'air qui l'entoure, partout et nulle part, ayant perdu toute conscience de son unité. Il en est

de même des Nations. On a l'impression qu'elles vont à la dérive, au gré des tempêtes, nefs sans capitaines qui menacent de sombrer.

« La Patrie est donc ce qui donne corps à un grand dessein collectif. Sans ce dessein, il n'y a pas de Patrie. Elle est une Unité de destin dans l'Universel. Elle doit être conçue comme l'exécuteur d'un grand destin, comme une suprême destinée commune assignant à chacun sa tâche, ses droits, ses sacrifices. »

Nous ne pouvons concevoir la France comme une entité, comme une vague abstraction. La France a un contenu spirituel, humain. C'est plus de cinquante millions d'hommes de chair et de sang. La France est une fondation qui ne peut être mise en cause par la volonté de certains : elle est irrévocable.

Aussi le patriotisme sera-t-il « le plus élevé des amours humains, le sentiment le plus ardu, le plus épuré de gangues terrestres, le plus acéré, le plus net de contours, le plus invariable ». Point de délectations du passé, point de patriotisme romantique en tricolore, le véritable patriotisme aura suivi le dur chemin de la critique et l'amour de la Patrie sera toujours entaché d'une volonté de perfection. Il n'aura donc aucun rapport avec le patriotisme terrien, plein d'une sensualité empoisonnée. Il sera un patriotisme lucide, combattant, missionnaire concevant la Patrie comme « une unité historique de destin », comme une entreprise, une œuvre qu'il faut édifier patiemment jour après jour.

L'Etat sera donc un instrument au service d'une mission historique. Il sera le réalisateur du destin du peuple. Il n'y aura pas antagonisme entre l'individu et l'Etat « concurrence de pouvoir et de droits », mais l'un et l'autre tendront vers la même finalité. Chaque individu aura sa mission particulière dans l'Etat et ainsi acquerra-t-il la haute notion de service. Chacun sera le dépositaire du pouvoir et interviendra dans l'Etat comme exécutant d'une fonction et nous avons ici l'idée de base de l'Etat Syndicaliste que José Antonio n'a malheureusement pas achevé de définir.

Tous les producteurs de l'usine dont ils sont propriétaires, sont intégrés dans le syndicat d'entreprise. Ils coopèrent à la direction de l'usine par l'intermédiaire d'un comité de gestion qui groupe les représentants les plus qualifiés, des ouvriers, des techniciens, et le chef de l'entreprise. Ce comité de gestion ré-

partit les bénéfices entre tous, gardant la part qui doit être réinvestie dans l'usine pour sa marche et son expansion.

Les Syndicats d'entreprise seront unis en syndicats provinciaux de catégorie et les syndicats provinciaux groupés à leur tour en syndicats nationaux par profession. Tous les syndicats nationaux choisiront leurs délégués qui entreront au Syndicat national. Ce syndicat national représentera l'élite des travailleurs de la Nation. Il aura la part la plus importante à la direction de l'Etat. Toutes les questions touchant l'économie du pays seront de son ressort. L'Etat Syndicaliste sera l'Etat du Travail. Le capitalisme y sera détruit, car c'est lui le véritable ennemi.

« Ceux qui s'enfoncent dans les jouissances sans fin de l'opulence sans effort, ceux qui estiment qu'il est beaucoup plus urgent de s'offrir les superfluités les plus raffinées que d'arracher un peuple à la faim, ceux-là, interprètes matérialistes du monde, sont les véritables bolcheviks. Et d'un bolchevisme d'un raffinement répugnant : le bolchevisme des privilégiés. »

Alors, la Révolution sera totale. L'homme ne sera plus obligé de louer son travail comme un esclave, perdu dans la masse anonyme, radeau flottant au gré des vagues, toujours menacé de disparaître sans même que l'on s'en aperçoive. Il ne se sentira plus rejeté par un Etat sans foi, sans profondeur historique, portant en lui les germes de mort de la Patrie.

« Toute l'organisation, toute la révolution nouvelle, tout le renforcement de l'Etat et toute l'organisation économique auront pour but de faire participer à la jouissance de ces avantages les masses énormes déracinées par l'économie libérale et la poussée communiste. Ce qui se passera alors, c'est que l'individu aura le même destin que l'Etat, c'est que l'Etat aura deux buts bien clairs : un vers l'extérieur pour affirmer la Patrie ; l'autre vers l'intérieur, pour rendre plus heureux, plus humain un plus grand nombre d'individus et les faire participer davantage à la vie humaine. Et le jour, où l'individu et l'Etat intégrés, rendus à une harmonie totale n'auront plus qu'une fin, qu'un seul destin, qu'un seul sort à courir, alors l'Etat pourra être fort sans être tyrannique, parce qu'il n'emploiera sa force que pour le bien et la félicité de tous. »

A l'entrée de la basilique de la « Valle de los Caidos », là où reposent des centaines de morts de la guerre civile, unis dans une fraternité retrouvée, de chaque côté de l'immense porte de

fer, un archange veille, appuyé sur son épée nue. S'il vous laisse pénétrer, il vous faut encore passer un deuxième examen, celui des héros morts, des justiciers sans peur aux yeux voilés de pierre mais qui connaissent tous les secrets de la vie. Alors, s'ils ne vous arrêtent pas, vous pourrez venir prier près de la dalle où il n'y a qu'un nom, même pas un nom, deux prénoms... Et peut-être entendrez-vous sa voix :

Le temps des archanges est proche. Les armées du ciel descendront parmi les hommes. Elles arrêteront l'invasion des barbares et détruiront les armées de la terreur et du désespoir. Les peuples recommenceront à regarder le ciel. L'homme se sentira à nouveau une âme capable de se damner ou de se sauver. La misère, le luxe auront disparu. L'ouvrier des villes sera fier de participer à l'œuvre commune et le paysan ne maudira plus cette terre qui ne lui apportait que peine et servitude. Tous les enfants du monde pourront contempler tranquillement le vol des mouettes sur la mer. L'air aura une fluidité, une douceur sans pareille et le vent sera plein du bruissement d'ailes des archanges.

Alors, il y aura grand émerveillement parmi les hommes...

Liliane ERNOUT, *3 Novembre 1961.*

F. d'ORCIVAL

LA JEUNESSE ET LE NATIONALISME

(Suite de notre article précédent « Des décombres au nationalisme » (1).

Avenir Français et Nationalisme

Pour l'équipe de direction de la Fédération des Etudiants Nationalistes, ce « Manifeste de la Classe soixante » était le premier instrument de formation et d'information. Le nationalisme n'a jamais été une doctrine intellectualiste, car elle est faite pour l'action. C'est une méthode en quelque sorte. Il n'est donc pas d'action sans posséder la doctrine à fond, sans savoir ce qu'elle signifie, quels sont ses jalons, ses points fixes.

C'est pour cela qu'après avoir brièvement fait, logiquement, quelques constatations sur l'état des démocraties et du monde occidental, il nous fallait nous attacher à dire notre point de vue.

Pour que cela fût profitable au milieu que nous voulions toucher, l'université française, il était nécessaire que notre petit Manifeste ait une certaine portée et non pas seulement quelques slogans hâtivement rédigés pour les besoins de la cause.

Nous avons ouvert, plutôt relu, les « Doctrines du Nationalisme » de Jacques Ploncard d'Assac, véritable somme de tout ce que contient l'œuvre des écrivains nationalistes de France et d'Europe. Nous avons relu Carrel, Brasillach, Drieu La Rochelle ainsi que les « Décombres » de Rebatet, que l'on arrive encore à trouver sur les quais à Paris, en mauvais état, et à un prix ruineux... Et puis nos aînés nous avaient mâché le travail.

Nous nous sommes mis à donner des définitions de notre conception spiritualiste de l'existence, de l'homme, après avoir détruit les vieux mythes de la démocratie, dénonçant les démocra-

(1) *Voir notre n° 17 de Novembre* 1961.

tes barbus et fatigués qui avaient été, eux aussi, des « nourrissons vagissants ». Carrel est sans nul doute celui à qui l'on pouvait reprendre en ce qui concerne la nature humaine, son unité, son spiritualisme, le plus d'excellentes formules telles que « l'homme n'a pas de droits, il a des besoins », « l'homme est un tout organique composé de tissus, de liquides organiques et de conscience ». Carrel plaisait encore parce qu'il était un savant, c'est-à-dire, au temps où rien ne compte plus que ce qui vient de la science, un homme qui a étudié profondément les lois naturelles de l'hérédité, de la conservation de la vie, etc... Ce Prix Nobel, à l'époque où le prix était décerné à des gens de valeur, nous plaisait et pourtant nous sentions parfaitement combien le nationalisme était une doctrine éloignée du rationalisme apporté par le XIX[e] siècle, reprise sans cesse depuis.

Franchement, nous inclinions bien plus du côté de « la terre et des morts » de Barrès, des liens mystiques, des liens de sang, par conséquent, que de la froide mathématique, de la froide logique de Maurras, héritier de la civilisation latine. Lorraine de Barrès, Provence de Mistral et de Maurras. Civilisation germanique et civilisation romaine, les voilà toutes deux réunies dans le nationalisme français. N'est-ce pas en quelque sorte comme une garantie ?

Garantie de souplesse, garantie de chaleur, garantie de sagesse, en face des excès du national-socialisme, de cette espèce de « débraillement » exagéré du fascisme italien, et de leurs échecs à tous deux...

Nous aimions Maurice Barrès pour l'émotion qu'il savait communiquer, pour ces sentiments qu'il fait toucher du doigt sans avoir besoin d'argumenter, sans vouloir pour cela poser tout un système de philosophie. Il nous a appris que le subjectivisme n'est pas une erreur parce que, dans le sentiment de la réalité nationale, il y a une bonne part de subjectivisme, de mystique. Maurras nous apparaissait plus distant, plus spécialisé dans le génie des formules et des constructions logiques du nationalisme *intégral*, dont nous avions compris qu'il signifiait être la définition du nationalisme comme une intégrale peut être définie en mathématiques. Nous admirions Maurras pour sa critique de la démocratie, toujours excellente, toujours reprise, mais la conclusion de son système ne nous semblait plus évidente. Nous sommes sans doute très contingents, certainement fonctions de l'évènement actuel, il reste qu'imaginer la Monarchie et le trône avec le Comte de Paris est une image qui nous déplait autant sûrement, en tant que duperie extraordinaire, que celle de l'opération de Juin 1958.

Drieu nous avait montré que « seul le divin peut permettre à l'homme de s'exprimer tout entier », constatant ainsi le be-

soin de spiritualisme, Abel Bonnard, Alphonse de Châteaubriant en parlent aussi, de la doctrine nationaliste. Mais à Robert Brasillach, notre grand Ami, nous prenions cette magnifique idée de l'union de la nation, du savant, du poète, à l'ingénieur, à l'électricien, comme est une équipe sportive. A travers les matricules de la démocratie, à travers ses état civils, et ses cartes d'électeur, nous découvrions avec lui la personnalité de chaque homme, la qualité de chaque savant, de chaque poète, de chaque ingénieur ou médecin. Nous découvrions l'unité de la nation qui les unit bien au-dessus du peuple, bien au-dessus de toutes les divisions factices, de toutes les classes et catégories diverses.

Avant d'écrire « la Nation, fondement de l'ordre mondial », nous avons fait en sorte de savoir ce que c'était que cette Nation dont on parle tant depuis deux siècles, et que chacun interprète à sa façon. La Nation des zélecteurs, la nation des ouvriers la nation de ceci, celle de cela. Finalement on ne savait pas quelle était la différence entre le peuple, la Patrie et la Nation. Ces différences, nous les avons retrouvées avec l'aide des doctrinaires nationalistes. Nous sommes sortis du cercle imbécile des vérités démocratiques, et nous avons été alors à la mesure de comprendre exactement ce que cela signifiait.

Nous avons fait remonter le nationalisme français au nationalisme jacobin, plus exactement le concept de « Nation » date de « la Nation en armes » des Jacobins de 1792. Le malheur est que leurs principes se contredisaient souvent, et c'est pour cette raison que leurs conséquences ont voulu que nous trouvions aujourd'hui devant des principes destructeurs de la réalité nationale, qu'ils avaient contribué à créer. Etablissant l'unité de l'Histoire de France que nous ne voulions faire partir ou arrêter en 1789 ou le 18 Juin 1940, nous étions à même de définir la Nation comme étant « fondée sur les réalités d'un territoire et d'une ethnie particulière, forgée par des siècles d'histoire et par un Etat sans lequel elle n'existerait pas, elle, la réalisation commune d'un destin particulier. » Le « nationalisme algérien ou congolais ou guinéen » nous est alors apparu comme une ridicule idée lancée par nos progressistes toujours prêts à faire valoir ce qui se trouve en face. Non-violents et objecteurs, tous prêts à faire de beaux cadavres. Plutôt que de reprendre la formule de « nationalitarisme » bien compliquée, nous avons simplifié en disant de tous ces pseudo-nationalismes qu'ils étaient tout simplement d'anarchiques séparatismes.

Une Nation ne se construit pas du jour au lendemain, une Histoire n'est pas l'aboutissement de quelques mitraillades ou de quelques odieux assassinats. Une Civilisation a besoin de points de repère, elle a besoin d'une ligne directrice pour se construire. La démesure de la Cathédrale de Reims aux côtés

d'une case africaine fait rire, et comme Drieu La Rochelle, nous aimons la démesure de la France, de ses guerres, de ses conquêtes, de son art, de son génie, de son intelligence. Nous pensions en écrivant de la France qu'elle était le pays de la démesure, contrairement à la « mesure », à la « sagesse » des rationalistes, nous pensions aux artistes de la Monarchie. Pour qu'un peintre passât des années à réaliser un tableau de bataille, dessinant une à une les feuilles des arbres du champ de bataille, il fallait bien qu'il y ait un ordre. Et cet ordre ne pouvait être qu'un ordre politique. Lorsque l'homme est seul, hors de sa patrie, de sa communauté sociale, hors de sa race ou de sa religion, plus rien ne l'attache, plus rien ne le retient, c'est un homme perdu, c'est un déraciné. Il est comme un pantin dans un théâtre dont on aurait retiré le décor et les autres personnages. Pour une civilisation, pour une Nation, c'est un peu la même chose, il lui faut des principes, des lois fondamentales, une ligne politique, une famille politique.

Le Nationalisme, aujourd'hui, ce n'est rien d'autre que la volonté de compréhension des réalités nationales, leur défense contre les idéologies destructrices de celles-ci, mais aussi, par voie de conséquence, la reconnaissance d'une prééminence européenne et le combat pour une forme d'Etat fondé sur les conceptions nationalistes de l'existence.

Maurras disait « les Rois ont fait la France », et encore « j'opte pour le système qui en une semaine de siècles n'a flanché qu'une fois ». Sur le premier point, nous étions tout à fait d'accord car, comme le remarquait Péguy, la France n'est rien d'autre que le Royaume de France. Nous notions aussi que l'Empire français fondé par la politique étrangère du Second Empire et de la Troisième république, n'était encore le fait que de royalistes, plus ou moins exilés, néanmoins royalistes. Cependant la France a besoin d'un ordre politique nouveau, d'une hiérarchie à sa mesure, et alors, voyant l'incapacité des prétendants, nous avons jugé que seul un ordre nouveau pouvait apporter une solution politique. Il y a un problème politique dans notre pays, un problème de famille politique et non pas une question de succession au pouvoir. C'est bien plus grave mais les solutions sont aussi bien plus franches, et directes. La famille politique la plus remarquable est sans aucun doute celle représentée par la Papauté, à la direction de l'Eglise. On y voit des Papes dont les parents étaient dans des classes sociales inférieures, dont l'accession au Pontificat n'est fonction que de leur valeur. Sans aucun doute, la force de la Papauté, sa continuité, se trouve là : une famille politique dont les membres sont recrutés parmi tous les Chrétiens, dont les meilleurs, comme aux origines de notre civilisation, sont élevés sur le pavoi, désignés par le collège des « Premiers parmi les autres ». Et alors, il ne se pose pas de problème, car rien n'est l'émanation

de la volonté d'un seul mais bien plutôt tout est l'émanation de la volonté du plus grand, aidé, épaulé, conseillé par ce collège de ceux qui peuvent être amenés un jour ou l'autre à le remplacer. Il y a union des catégories humaines, union de toutes les « paroisses » au sein du collège des Cardinaux, c'est pour cette raison que nous pouvons dire de l'Eglise qu'elle est une famille politique. Nous pensons alors à l'unité de la Nation au sein de son Etat, organe pour l'accomplissement de sa destinée, de sa mission historique, grâce à une telle famille politique.

Nous y pensons, en écrivant que ce pouvoir appartient déjà à une élite révolutionnaire qui a les vues claires et précises de la situation. C'est une élite et non pas tel ou tel, c'est une équipe, somme toute. C'est à cette élite que doit être confié le rôle plus tard d'organiser les « séminaires politiques » dans lesquels seraient formés les jeunes Français aptes à prendre en mains les destinées de la Nation.

Mais il est bien évident que si le problème nous préoccupait largement, nous ne pouvions pas tracer avec exactitude les lignes d'un Etat à fondements nationalistes. Les questions de structures et d'organigramme qui passionnent tant certains de nos Amis, sont en général des sources d'erreurs, car la situation politique évolue chaque jour, et chaque jour, *a fortiori*, les solutions à envisager deviennent différentes. Il est un fait que nos aînés pouvaient imaginer en 1958 une sorte de « parlement » afin que certaines formes soient conservées avant une évolution définitive vers l'abolition de ce système électif. Tout aussi bien il est inimaginable à l'heure actuelle de vouloir conserver un « parlement » que le pouvoir gaulliste a si largement contribué à rendre ridicule auprès de l'opinion publique...

Il reste que l'élite amenée à gouverner la France demain aura quelques tâches à accomplir en ce qui concerne le travail de base pour fondre le peuple dans de nouvelles conceptions, de nouvelles normes et valeurs. Il devra établir l'unité de la Nation, lui rendre une volonté de lutte, défendre l'ethnie française, assurer le destin français au sein de l'Europe.

Notre rôle à nous qui avions affirmé que nous étions les cadres de la Nation de demain, n'était donc pas de « prendre le pouvoir » ou de créer une méthode d'action avec cet objectif. Notre rôle restait de créer un véritable courant nationaliste dans le milieu universitaire, de former politiquement le plus grand nombre d'étudiants qui voudraient bien comprendre ce que nous faisions et ce que nous voulions. Réellement l'objectif de la Fédération des Etudiants Nationalistes, au travers des luttes syndicales, corporatives, était de diffuser le Nationalisme français et de former ses militants. Le courant est très largement créé à l'heure qu'il est : chaque université a sa Section locale avec un nombre sans cesse plus important d'adhérents.

Les organisations marxistes s'en rendent très bien compte qui multiplient les manifestations de tous ordres face à la montée dans les jeunes générations du nationalisme et à l'enthousiasme de la jeunesse nationaliste. Les évènements d'Indochine et d'Afrique du Nord ont profondément touché tous les jeunes Français, sensibles aux défaites subies d'une manière très aigüe. Il est un fait que les premières années des Facultés, et les classes terminales des lycées sont maintenant les points forts de la jeunesse française nationaliste. Alors qu'en ce moment, surtout en ce moment, le combat nationaliste n'offre que bien peu d'avantages matériels, si ce n'est une nuit au poste ou quinze au camp d'internement, les jeunes trouvent dans ce combat nationaliste un idéal qui en vaut la peine, qui justifie « la chandelle ». C'est à coup sûr un idéal jeune qui demande à ses militants les vertus d'une jeunesse pure, saine, et virile.

La jeunesse démocratique n'aime guère l'effort, elle aime surtout casser des fauteuils et porter le cheveu long. Mais la jeunesse démocratique, anarchique, désordonnée, justement parce qu'elle n'est pas encadrée et qu'elle n'a aucun idéal noble à faire partager, est perdue dans la masse, elle sombre dans sa mollesse et ses complexes de petite-bourgeoisie. Les réactions désordonnées, plus ou moins violentes du « blouson noir » que l'on stigmatise sans vouloir comprendre, ne sont que les dernières étapes d'une jeunesse qui se cherche et dont une bonne partie, décidée, volontaire, s'est déjà trouvée au sein de l'équipe nationaliste, au sein de cette jeune nation, unie et communautaire.

On rencontre chez les militants nationalistes et leurs Responsables, bien souvent amenés à se former par eux-mêmes, une volonté de compréhension du nationalisme et une assimilation de ses méthodes d'action qui réjouissent ceux qui ont lancé le mouvement. Il est réconfortant, dans les moments difficiles où l'on semble porter le mouvement à bout de bras de constater que partout les jeunes nationalistes ont parfaitement conscience de leur rôle et de leurs responsabilités, qu'ils savent les prendre avec tout le sérieux nécessaire, et qu'ils ont bien compris quelles étaient les erreurs commises avant-guerre, et depuis, et comment on pouvait et on devait les éviter.

Chaque jour qui passe est la démonstration formelle de l'incapacité de la démocratie de trouver des solutions, et c'est aussi la démonstration qu'à travers sa politique, l'impérialisme slave comprend très bien que le communisme de Marx et de Lénine est dépassé. Quant aux communistes français, ils ont montré ce dont ils étaient capables, en 1945, lorsqu'ils étaient au pouvoir. On peut se dire que les obstacles seront facilement surmontables.

Ils ont voulu ces derniers temps organiser des manifestations de masse pour parer au « péril fasciste », leurs déplacements se sont soldés dans tous les cas par des échecs ; à Paris, par exemple, dix mille communistes ont manifesté sur une population de huit millions d'habitants, alors que le P.C. compte sans doute trente à quarante mille adhérents à Paris... Un mois avant cinq mille partisans de l'Algérie française se réunissaient, lors d'une réunion privée, dont seules des invitations avaient été distribuées... Remarquons au passage la jeunesse et la chaleur des manifestations nationalistes, et la mollesse de celles organisées par les communistes lorsque ce ne sont pas les fellagha que l'on a poussés.

Nécessairement l'avenir de la France est représenté par sa jeunesse, ses jeunes générations, dont le développement démographique inquiète très nettement un pouvoir qui n'a jamais voulu le prévoir et qui en a toujours eu peur. Contrairement à l'habitude les guerres perdues d'avance qui déciment les jeunes classes, n'ont pas amené au résultat chronique, à savoir la rentrée « dans l'ordre » des jeunes gens ayant terminé leur « service ». Cette fois, il y a une mission révolutionnaire qui est incombée aux jeunes générations et qu'elles ont reçue avec foi et enthousiasme.

Les militants nationalistes qui agissent dans toutes les universités de France et qui font avancer avec rapidité le courant nationaliste français savent bien où ils vont. L'avenir français qui se joue, le destin français qui se dessine, sont les facteurs du nationalisme français qui est véritablement la solution du problème français.

Abel Bonnard disait que le « réactionnaire vit dans une ruine », nous croyons que les nationalistes français se sont déjà construits, à la démesure de la France, le destin français pour lequel ils combattent. Aujourd'hui plus rien ne paie hors l'héroïsme. C'est là qu'il faut trouver une clef. La force est créée, répondant à Saint-Exupéry, maintenant les solutions suivent. Elles sont simples.

François d'ORCIVAL.

Henry CERTIGNY

Les propos de Rosso Rossi

Le témoignage sur Modigliani que Rosso Rossi publia dans le numéro de juin 1960 *des* Ecrits de Paris, *nous a incliné à demander à ce sculpteur s'il avait aussi quelque chose à nous dire sur les personnages importants qui ont occupé la scène pendant le demi-siècle écoulé.*

Rappelons que Rosso Rossi est installé depuis 1912 *au n°* 14 *du Boulevard Edgar-Quinet, et que c'est dans son atelier que se déroula la scène extraordinaire, mais négligée par les cinéastes, du refus d'un rouleau de dessins de Modigliani, Rosso Rossi n'ayant pas voulu dépouiller son ami pour effacer une dette minime. L'honnêteté de ce geste garantit celle des présents propos.*

H. C.

LE BEAU CANUDO

En 1911, criblé de dettes, d'Annunzio avait quitté la « Capuccina », sa belle villa des environs de Florence. Venu à Paris, il avait été amené chez Rosalie par l'ineffable Canudo, son premier traducteur en français.

Ce Canudo était un bellâtre qui avait la manie d'orner sa boutonnière d'une feuille de lierre (1). Comme tous

(1) Si M. Riciotto Canudo n'avait déménagé d'Auteuil, pour aller fonder *Montjoie* dans le centre de Paris, une légende se serait formée à Auteuil à propos de la chambre qu'il habitait dans un hôtel situé à l'angle de la rue Raynouard et de la rue Boulainvilliers... On disait que les rideaux de cette chambre étaient toujours tirés et que nuit et jour il y brûlait un grand nombre de bougies. Si bien que l'on prenait M. Canudo pour le grand prêtre d'une religion nouvelle dont il accomplissait les rites dans sa chambre. Quelques feuilles de lierre répandues çà et là donnaient lieu à des suppositions singulières, et celle qui rencontrait le plus de crédit était que M. Canudo se servait du lierre dans des opérations magiques dont on n'avait pas encore deviné le but. — Guillaume APOLLINAIRE. — *Le flâneur des deux rives* (Gallimard).

les hommes de lettres, et comme nous tous, c'était un pilier de *la Closerie des Lilas.* S'il aimait le beau syle, il aimait davantage le beau sexe, aussi, à nos sauteries, nous amenions le buffet, et lui les femmes. De tous les mots qu'il a écrits, il en restera au moins deux : c'est lui qui appela le cinéma *le septième art.*

DE BOURDELLE A ISODORA DUNCAN

Le père d'*Héraclès archer* était homme aussi bon qu'artiste consciencieux. Quand il avait confié un travail à un « entrepreneur » — car tout grand sculpteur est entouré d'une nuée de praticiens et de metteurs au point — il en surveillait l'exécution avec un soin attentif. Mais hélas, le grand artiste était aussi un grand chauvin. Quand, en 1911, il s'attaqua aux bas-reliefs qui ornent aujourd'hui le Théâtre des Champs-Elysées, il insista auprès de l'entrepreneur Palcot pour qu'il n'emploie pas de main-d'œuvre étrangère, bien que la loi lui permît un certain pourcentage. D'une façon générale, Palcot dut se priver des spécialistes du marbre, presque tous Italiens. Exception fut faite pour le praticien Brunetti. C'est ainsi qu'il vit, horrifé, l'ouvrier écrasé par la chute du bas-relief de Bourdelle.

Comme Isodora Duncan avait posé pour le maître, elle vint voir, accompagnée d'une amie, à l'atelier Pelcot, boulevard Arago, « ses » bas-reliefs sortir de la pierre. Occupé à un travail personnel, j'étais justement dans un coin de l'atelier. Au moment où je m'y attendais le moins, la toute belle, expliquant quelque chose à son amie, reprit la pose, ce qui nous fit voir une si jolie cuisse de nymphe que, cinquante ans après, je ne l'ai pas encore oubliée.

BRANCUSI

En 1912, accompagné d'une amie, j'allai voir ce sculpteur dans son atelier de l'Impasse Ronsin, endroit charmant (2) que gâte un peu le souvenir d'une sinistre affaire criminelle. Cette amie n'était autre que Madame

---

(2) Hélas ! devant les empiètements de l'Assistance Publique, qui a installé ses chaufferies sur l'emplacement des ateliers détruits, cet endroit charmant ne sera plus bientôt qu'un souvenir.

Ricou qui, à cette époque déjà, avait acheté un dessin à Modigliani. Familière de *la Closerie des Lilas*, elle connaissait son Montparnasse sur le bout des doigts. Par jeu, elle essaya de faire parler le discret Brancusi sur sa vie privée, dont elle n'ignorait rien, mais le Roumain éluda toutes ses questions. Ah ! il n'avait rien d'un paysan du Danube. Par la suite, je l'ai vu travailler. La célèbre sculpture *l'Oiseau* a même été crée sous mes yeux. Brancusi avait un « truc » pour obtenir *sans retouches* des bronzes où la lumière joue avantageusement. Il avait essayé le procédé classique qui consiste à prendre l'empreinte du modèle en terre glaise, et il n'en était pas satisfait. Chacun sait que l'argile reste toujours rugueuse, quel que soit le doigté de l'artiste, et que le bronze qui en dérive doit repasser au polissage. A présent que Brancusi n'est plus, on peut sans doute révéler son procédé. Pour commencer, il faisait un modèle en plâtre. Ce plâtre était reproduit par un praticien. Cette reproduction était ensuite confiée à un polisseur qualifié qui la rendait aussi lisse qu'un miroir. Lorsque la pièce revenait à l'atelier, Brancusi la faisait mouler, et c'est ce moulage qu'il envoyait à la fonderie. Il en résultait des bronzes nets, précieux, finis, lumineux. Et Brancusi gardait le marbre, qui pouvait être moulé indéfiniment... aussi j'ignore si j'ai vu une copie de cet *Oiseau*, quarante ans après avoir assisté à sa naissance... au Musée d'Art Moderne de Sao-Paulo.

ALLEZ EGORGER LES TURCS !

Ayant longtemps vécu au Quartier Latin, Marinetti parlait et écrivait le français à la perfection. En 1902, il publia un recueil de vers libres, *A la conquête des étoiles*, qui lui attira même entre autres cet hommage d'Albert Mockel : « ...ce qui m'émerveille c'est cette connaissance approfondie de notre langue, qui vous permet, à vous, Italien, d'user comme en vous jouant de toutes les richesses de l'élocution française. ». Marinetti hantait *la Closerie des Lilas*, aussi l'y rencontrai-je. En 1913, peu après la fin de la guerre italo-turque, il y eut une mémorable soirée au Théâtre des Champs-Elysées, dont on venait justement de terminer les décorations intérieures et extérieures. Le poète était venu là avec son orchestre de bruiteurs futuristes. Au milieu de sa conférence, il fut

si souvent interrompu par un groupe de mécontents qu'il finit par leur lancer les cinq lettres. Il y eut un tollé. Jamais les fresques de Maurice Denis ne les avaient entendues. J'étais dans la salle avec Giannattasio, futuriste, grand admirateur du poète. A l'issue de ce tumultueux spectacle, comme lui et moi descendions l'escalier pour gagner la porte, deu dames et deux messieurs nous prirent à partie. Ils nous lancèrent toutes sortes d'aménités et, finalement la plus excitée des dames nous cria de toute la force de ses poumons :

— Allez égorger les Turcs !

A la sortie des artistes, sympathisants et adversaires attendirent Marinetti. Ceux qui l'avaient conspué plaçaient le mot de Cambronne sur le plan de la dignité nationale, aussi voulaient-ils des excuses. Après un long moment, Marinetti parut, accompagné d'un des organisateurs de la soirée. Ce monsieur expliqua aux antifuturistes que les cinq lettres n'étaient pas adressées à la France, mais à eux seuls, ce que Marinetti confirma avec son esprit habituel. Ainsi n'y eut-il ni coups, ni blessures devant les bas-reliefs de Bourdelle, qui avaient déjà coûté une vie humaine. Quant à Modigliani, indifférent au futurisme, il ne nous avait pas accompagnés.

PAPINI ET MADAME RICOU

Mme Ricou qui m'emmena chez Brancusi, était une veuve un peu fortunée qui aimait et protégeait les artistes d'avant-garde. Elle propageait « Vers et Prose » par tous les moyens. Cette femme charmante avait un salon littéraire dont Ungaretti était un des familiers. C'est là que ce remarquable poète nous a traduit, à vue, et dans un français éblouissant, certaines œuvres de Papini, encore inconnues en France, comme « Un homme fini ». En 1913, l'auteur de ce chef-d'œuvre arriva à Paris, flanqué de son ami Prezzolini. Comme tout homme de lettres, Papini accourut à *la Closerie des Lilas*, où il fraternisa avec Paul Fort et rencontra Mme Ricou, qui y dirigeait son petit clan. Tout en faisant les yeux doux à cette dame, il lui expliqua ses théories nietzschéennes. Je doute que Papini eût jamais pris un fouet pour se rendre chez notre amie...

Comme un certain soir Papini devait venir la voir chez elle, elle me dit en substance qu'elle ne tenait pas à rester seule avec lui, car il était diantrement entreprenant, pour un antifémniste... Physiquement, cet Etrusque n'avait rien de séduisant, avec sa grande taille maigre et ses petits yeux enlunettés, qui mitraillaient sec. Je me rendis le soir chez Mme Ricou, ce qui empêcha ce cher Papini de lui déclarer sa flamme. La conversation roula sur *le caffe delle Guibbe Rosse,* d'où était sorti, vers 1907, *Il Leonardo,* la revue mensuelle du groupe formé par lui-même, Prezzolini, Righini, etc... Le mouvement qu'illustrait cette revue était très révolutionnaire ; dans la suite, il glissa vers le futurisme, mais sans y tomber. Ce soir-là, Papini, qui n'avait encore rien d'un homme fini, dut me maudire, ainsi que le troisième visiteur qui se joignit à nous mais, parfait gentleman, il ne laissa rien filtrer de ses sentiments.

ANTICOLI CORRADO

Ce village n'est pas loin de Rome. Sa particularité est que ses habitants, vivantes académies, sont modèles par tradition familiale. La chose était si notoire qu'avant la guerre de 14, la plupart des Prix de Rome s'offraient un séjour à Anticoli Corrado. A présent, il n'y a plus guère que les artistes romains, et quelques Prix de Rome, à connaître le chemin de cet étonnant village. Ces artistes sont même forcés à ce déplacement car, à Rome même, l'orgueil empêche beaucoup de gens d'exercer le modeste métier de modèle. « Io sono Romano » ou « Io sono Romana », vous dit-on fièrement... Beaucoup d'habitants d'Anticoli Corrado vinrent travailler à Paris, et c'est eux qui formaient l'essentiel du « marché aux modèles » qui, avant la Grande Guerre, encombrait de ses jacasseries et gesticulations le trottoir de « la Grande Chaumière ». On se serait, parfois, cru dans les bas-fonds de Naples. Il va sans dire que les boutiquiers du quartier obtinrent la suppression de cette assemblée de mal-nippés, ce qui incommoda beaucoup les modèles et leurs éphémères employeurs.

LES MODELES DE RODIN

Le plus beau titre de gloire de Carmen Visconti est

d'avoir posé pour l'*Eve* de Rodin. Je l'ai d'autant mieux connue qu'elle a travaillé pour moi en 1914. Impénitente jeteuse de cartes, elle était tout aussi remarquable par sa beauté que par sa bonne humeur. Elle racontait ses séances chez Rodin, qui n'était pas un saint, dans un français qui aurait fait rougir un petit nègre.

Celui qui a posé pour le *Saint-Jean* était un bel Italien que l'on retrouve, d'ailleurs parmi *les Bourgeois de Calais*. Cet homme était marié à une Italienne de la région d'Anticoli Corrado. L'épouse n'était pas peu fière du choix du maître ! Pour cette simple femme, le fameux Saint-Jean avait été fait par Rodin *et* par son mari.

Je n'ai pas eu la chance de connaître le grand sculpteur mais, un an avant sa mort, j'ai réussi, grâce à la complicité du photographe Schumoff à me faufiler dans l'hôtel Biron — qui n'était pas encore un musée. — Qu'on se rassure ! l'admirateur clandestin n'a rien dérobé, ni cassé...

DU CANAL DE PANAMA A LA RUE BOISSONNADE

A un moment donné, l'affaire du canal de Panama a été reprise, comme chacun sait, par Brunau-Varilla.... Ce qu'on ignore, c'est que le futur propriétaire du *Matin*, avait une fille, Gisèle, qui faisait de la sculpture. Pendant la Grande Guerre, Gisèle patronna la cantine de la rue Boissonnade, petit restaurant pour artistes. L'établissement charitable était fréquenté par le sculpteur Focacci, un autre ami de Modigliani, qui lui aussi avait vécu à la cité Falguière. Focacci partageait à cette époque l'atelier de Chana Orloff, rue d'Assas. Comme Focacci avait la même maladie qu'Amédéo, Gisèle l'envoya à ses frais à Davos. Après son séjour au sanatorium, Focacci se retira en Toscane, à Viareggio. Grâce aux mensualités de Gisèle, il put consacrer ses dernières forces au travail. Ses œuvres furent exposées à la Biennale de Venise, mais elles ne connurent jamais la faveur du grand public. Mais cela n'empêcha pas Gisèle de continuer son mécénat jusqu'en 1929, année où survint la mort de l'artiste. Brunau-Varilla est toujours représenté comme un « immonde capitaliste » ; pourtant, il ne pouvait rien ignorer des largesses de sa fille... Je ne pense pas que les fonds aient été dépensés en pure perte. En

effet, Focacci est l'auteur d'un *Saint-François-d'Assise* d'une conception très originale. Le snobisme s'emparera-t-il un jour du nom de Focacci ? C'est bien possible. Selon le peintre Mondzain, Elie Faure a dit de Bourdelle qu'*il était trop bavard en sculpture.* Voilà au moins un reproche que l'on ne peut adresser au camarade peu connu de Modigliani...

ENRICO TOSELLI

Au mois de septembre 1914, je fis un voyage à Florence. Par des amis communs, je fus présenté à Enrico Toselli, qui habitait le voisinage. « Viens, le soir descend.. » avait déjà fait le tour du monde. J'ai vu plusieurs fois Toselli chez lui et au café. A ce moment, la rupture était déjà consommée avec Louise, et c'est lui qui avait la garde de leur fils ; j'ai pu me rendre compte qu'il n'avait rien d'un Italien... L'auteur de la célèbre sérénade était un noceur de grand style. Il n'était certes pas méchant, mais il parlait avec une ironie toute florentine de la noble créature dont il avait bouleversé la vie. Il affirmait qu'elle n'avait jamais pu comprendre l'esprit latin. Mais il allait plus loin dans l'indiscrétion et, en fin de compte, il manquait d'autant plus gravement à ses propres souvenirs qu'il les évoquait en public. Je trouvai choquant ce comportement.

Je rentrai à Paris et nous correspondîmes. Le 26 décembre 1914, il m'envoya, sous forme de carte-postale son portrait en civil, accoudé au piano, une partition à la main, un genou posé sur le tabouret. « Merci pour la carte reçue avec tant de plaisir, écrivit-il au dos, et souhaits sincères pour 1915. Ecris-moi quand tu en as le temps, et, avec mille salutations, crois-moi ton Enrico Toselli ». L'Italie entra en guerre le 23 mai 1915, comme on le sait. Quatre mois exactement après, je reçus une nouvelle *cartolina postale* du redoutable séducteur. Cette fois, elle le représentait en tenue d'officier. Il n'avait pas rasé sa moustache aux pointes relevées. Dieu, quel air martial ! Son style aussi était devenu militaire : « Sa-

lut très cordial et une forte poignée de main. Ecris-moi. Ton Enrico Toselli ».

APRES LA BATAILLE

On n'ignore pas qu'une semaine après « l'éboulement de Caporetto » — saluons l'euphémisme — les Alliés vinrent au secours de l'Italie. Les Anglais organisèrent, dans leur mess, une petite réception où ils offrirent du thé à nos rudes montagnards, qui n'en avaient jamais bu. Ceux-ci s'entre-regardèrent avec étonnement, et l'on entendit cette réflexion :

— Du thé ? Pourquoi ? Nous ne sommes pas malades...

Dans la suite, l'intendance anglaise commanda du chianti pour les camarades italiens.

Henry CERTIGNY.

(*A suivre*)

LES DÉBUTS DE CÉLINE

Ces pages de Nicole DEBRIE-PANEL seront reprises dans un essai, préfacé par Marcel Aymé, qu'elle prépare pour les Editions Emmanuel Vitte, dans la collection « Singuliers et malconnus », dirigée par Willy-Paul Romain.

En 1924, Céline présente sa thèse de doctorat sur un médecin Hongrois, Philippe-Ignace Semmeilweis, quatrième fils d'un épicier de Budapest-sur-Danube, né le 18 juillet 1818. Ce choix n'était pas fortuit. Céline y manifestait déjà sa vocation de pamphlétaire en exhumant un héros que l'on s'était empressé d'oublier, et pour de bonnes raisons — on oublie toujours ce qui vous a mis dans votre tort. — « Rien n'est gratuit en ce bas monde. Tout s'expie, le bien comme le mal se paie tôt ou tard. Le bien, c'est beaucoup plus cher, forcément ».

Etrange thèse que celle de Céline. Il s'agit plutôt d'une épopée, écrite sous la forme d'un poème symphonique : le duel prestigieux d'un homme génial avec la mort. Il est difficile d'user d'un autre vocabulaire que celui de la musique pour qualifier cette œuvre. Elle débute par une sorte d'ouverture où se jouent frénétiquement les thèmes de la vie et de la mort. Céline commence par situer Semmeilweis dans le monde et ce monde, comme dans toutes ses œuvres, est commandé par une fatalité aveugle, bonne ou mauvaise. L'Europe entière s'agite, possédée par une espèce de folie de l'absurde... et la paix succède à la guerre suivant le même caprice gratuit. Au chaos sanglant se substituent les mignardises.

Ce tableau n'est pas dû à un artifice de mise en scène. Il préfigure la lutte que Semmeilweis devra affronter contre l'absurde et les passions humaines. « La mort hurlait dans la mousse sanglante de ses légions disparates ; du Nil à Stockholm et de Vendée jusqu'en Russie, cent armées invoquèrent dans

le même temps cent raisons d'être sauvages. Les frontières ravagées, fondées dans un immense royaume de Frénésie, les hommes voulant du progrès et le Progrès voulant des hommes, voilà ce que furent ces noces énormes. L'humanité s'ennuyait, elle brûla quelques dieux, changea de costumes et paya l'Histoire de quelques gloires nouvelles... ».

1818. Le calme succède à la terreur. Les hommes s'apaisent. « Il ne fallait pas plus qu'une marguerite déclose pour qu'une demoiselle vraiment sentimentale fondît en pleurs... ». Temps, contre-temps... après le tumulte, les flots se retirent en s'ouvrant : « C'est vers cette époque de convalescence, dans une des villes les plus colorées du monde, que naquit Ignace Philippe Semmeilweis ».

Céline évoque son héros en s'identifiant à lui. Il s'attarde au mystère de son enfance, à tout ce qui l'entoure. « La vie superficielle est bien simple, elle se résout à quelques disciplines, mais la vie profonde du premier enfant venu est la difficile harmonie d'un monde qui se crée ». Le chroniqueur « revit » littéralement Semmeilweis, et, au cours de cette évocation, se proposent successivement les thèmes permanents de l'œuvre Célinienne.

Le petit Semmeilweis a dû avoir la rue pour maître. « C'est notre sanctuaire moderne ». Il a dû assister à ces concerts d'itinérants qui font et défont des roses de foule... fleurs très fragiles, car, bientôt, « le doux mystère se fane... la rue retombe au niveau du ruisseau ». Déjà Céline ne peut dissocier l'inspiration quelle qu'elle soit de la musique. La musique ? C'est ce quelque chose en soi qui danse, gratuitement, que l'on porte, mais surtout qui emporte. Le Bardamu du « Voyage au bout de la Nuit » en sera privé. « On n'a plus beaucoup de musique en soi pour faire danser la vie. Voilà tout... ».

Semmeilweis entreprend des études de droit qu'il abandonne très vite pour la médecine. La thèse de Céline raconte comment il paya de sa raison et de sa vie sa probité médicale, son goût pour la vérité. Il refusa de se vendre aux pharisiens de la médecine, et comme ceux-ci avaient édifié leur renommée sur le mensonge, ils pourchassèrent celui qui prétendait le détruire.

Docteur en obsétrique, Semmeilweis assiste, impuissant, à la mort des accouchées. La mort mène son sabbat, et les médecins se contentent de « broder » de mots l'infection meurtrière. Semmeilweis découvrira l'antisepsie, mais il ne pourra en faire

bénéficier ses malades. Les « pontes » de l'époque auront la vanité de refuser de considérer qu'ils pouvaient se tromper ; semblables à ces gâteux qui s'identifient à leur crasse, ils s'accrocheront désespérément à leurs pratiques archaïques, préférant, en bons fonctionnaires, nier le mal, plutôt que de le reconnaître et d'avoir à le supprimer.

Persécuté, harcelé par ceux qu'il voudrait éclairer, Semmelweis perdra santé et raison. Symboliquement, il périt des suites de cette infection même qui fut son adversaire toute sa vie, et la mort, ironiquement, prendra le masque de ce qu'il combattait. « Dans l'Histoire des temps, la vie n'est qu'une ivresse, la Vérité c'est la mort »... Leit-motiv du « Voyage au bout de la Nuit », dans lequel « il faut mourir ou mentir ».

La Vérité ? C'est, pour Céline, la connaissance. C'est la lutte éternelle contre toutes les illusions, contre tous les préjugés, les habitudes, les vices qui font grimacer la vie et la masquent. Aux prises avec les pharisiens, Semmeilweis était « de ceux, trop rares, qui peuvent aimer la vie dans ce qu'elle a de plus simple et de plus beau : vivre ».

Le terme de vie est par lui-même trop équivoque, et l'on a trop tenté (1) de donner à Céline un masque de dureté farouche, pour ne pas préciser ce terme. En fait, contrairement à sa légende, ce naturaliste est un humaniste : « Si l'homme s'est ennobli parmi les animaux, n'est-ce pas parce qu'il a su découvrir à l'Univers un plus grand nombre d'aspects ? »

Ce matérialiste est un spiritualiste : « La Musique, la Beauté sont en nous et nulle part ailleurs dans le monde insensible qui nous entoure ».

Un lecteur qui se serait contenté de la lecture des romans ou des pamphlets découvrirait dans « Semmeilweis » que ce Céline qui fait si souvent figure de révolutionnaire juge dans l'esprit du « Grand Siècle » : « Quant à la fantaisie, à l'originalité dont notre orgueil se flatte, leurs limites, hélas ! aussi sont précises, alourdies de disciplines ! il n'y a de fantaisie permise que celle qui prend encore appui sur l'imaginaire granit du bon sens. Loin de cette convention, plus de raison et plus d'esprits pour vous comprendre ».

Ce nihiliste, que Bernanos accusait de désespoir, célèbre

---

(1) « Il lit sa violence en autrui ». Milton Hindus « Céline tel que je l'ai vu. »

l'inspiration et l'élan, et fait de la ferveur la plus précieuse des valeurs. « Un talent seul ne saurait prétendre découvrir la véritable hypothèse, car il entre dans la nature du talent d'être plus ingénieux que véridique (...). La méthode expérimentale n'est qu'une technique, infiniment précieuse mais déprimante. Elle demande au chercheur un surcroît de ferveur pour ne point défaillir avant d'atteindre le but qu'il se propose, sur cette route dénudée qu'il faut suivre avec elle (...). Point de grandes créations hors du sentiment ».

Enfin, cet homme que l'on s'est plu à présenter vêtu d'une armure d'orgueil (1), s'exprime avec la simplicité d'un Saint François d'Assise : rendant hommage à l'universalité de la charité : « Un grand bienfaiteur paraîtra toujours, quoi qu'on dise ou qu'on fasse, un peu banal, d'une beauté un peu usée, comme celle de l'eau et du soleil »...

On a prêté gratuitement à Céline un idéal de force violente, un mépris de l'homme, un pessimisme stérile, un goût de l'ordre pour l'ordre, alors que son premier livre — le plus révélateur dans l'œuvre d'un écrivain — reflète surtout une passion pour la vie, sous toutes ses formes, une générosité sans borne, une admiration pour la bonté, l'art et la conscience, une tendresse peureuse pour tout ce qui lui semble l'essentiel de la vie humaine, un sens mystique de ce qui dépasse la seule volonté... « On n'allume pas un volcan avec une bougie. On n'enfonce pas la terre dans le ciel avec un marteau. »

La thèse de médecine de Céline est donc une thèse très particulière. Elle s'attache moins à la médecine elle-même qu'à l'esprit des médecins ; elle décrit moins la découverte de Semmeilweis que sa lutte pour cette découverte ; elle n'expose pas un « fait » scientifique, mais la valeur de ce fait.

On peut s'étonner d'une telle optique chez un très jeune médecin... Certes, le serment d'Hippocrate qui couronne les études médicales donne bien à cette science sa couleur particulièrement humaine, mais les médecins font, la plupart du temps, profession d'un esprit positiviste, d'une curiosité purement intellectuelle, d'un dédain de tout ce qui n'est pas expérimental et mesurable, qui ont pour effet de les déshumaniser et de leur faire oublier les valeurs spirituelles. Céline rappelle ces valeurs, et, au moment même où il entre officiellement dans la médecine, il en clame les limites ainsi que les dépen-

---

(1) « Il se trouve parfait » Kaminski « Céline en Chemise brune ».

dances. Semmeilweis en est un exemple, car, s'il trouve la clef du problème qui le hante, c'est en rentrant de Venise, encore tout vibrant des beautés qu'il y a vues ; c'est aussi à la nouvelle bouleversante de la mort de Kolletchka, un de ses plus chers professeurs.

C'est ainsi que Céline refuse de dissocier la médecine des médecins ; il semble même qu'à ses yeux cette science ne vaille que ce que vaut l'homme qui la pratique. « On peut se demander si la tiédeur, l'égoïsme, ne sont pas en somme les plus grands obstacles au génie chez la plupart des médecins de talent ». C'est aussi le refus de dissocier, artificiellement, la pensée de son expression, l'esprit de la lettre. Attitude que l'on trouve à l'origine de toutes les créations de Céline, de toutes ses violences, de toutes ses indignations.

Cette thèse permet d'esquisser les traits d'un être tellement entier, tellement absolu qu'il ne supportera pas que les choses ne soient qu'à demi ce qu'elles doivent être... Aux antipodes du sceptique, pour qui rien n'est important, cet espèce d'ange innocent et sévère répète que tout est important, parce que tout participe de la vie et pourrait être, par conséquent, une exaltation de la vie sous toutes ses formes. Médecine, musique, littérature, n'ont de valeur que par l'esprit qui les anime, et par la *qualité*, la *richesse* de celui qui les pratique.

L'écriture de « Semmeilweis » peut étonner les lecteurs de Céline. Extrêmement classique, il ne recherche aucun effet. « La forme n'a pas d'importance, c'est le fond qui compte », annonce l'auteur. Cependant, s'il n'a pas encore inventé son style, l'auteur du « Voyage » se désintéresse déjà de ce qu'il nommera plus tard le « filé ». La littérature précieuse appartient, elle aussi, à l'univers du mensonge : elle cache au lieu de révéler. Céline entreprend déjà une lutte contre le langage, première arme des pharisiens, contre les descriptions vaines, contre leur luxe inutile. Les contemporains et maîtres de Semmeilweis se paient de mots, s'enivrent de mots... enveloppant l'infection de grands et brillants discours. « C'est dans ce milieu que Semmeilweis eut le premier dégoût de cette symphonie verbale dont on entourait l'infection et toutes ses nuances. »

Dans ce cas précis, le verbiage s'étalonne avec une acuité particulière. Il prend son véritable sens : il est du côté de la mort. Or, dès le départ, Céline s'est rangé du côté de la vie. Sa critique de la langue aura une place prépondérante dans son œuvre... Le style ne se limite pas à une forme. Les Egyp-

tiens ne prétendaient-ils pas que nommer, c'est faire exister, à condition de trouver le « ton juste » ? Le langage possède le pouvoir magique de faire exister ce qu'il nomme, mais cette existence est inconditionnelle ; c'est le langage qui permet au mensonge d'exister, il peut donc être un moyen de destruction autant que de création.

A l'origine du bouleversement que Céline va opérer en littérature se trouve donc, aussi, un désir d'exprimer la réalité avec plus de sincérité. Il est essentiel de voir que sa révolte contre la phraséologie et tout ce que le langage peut contenir de conventionnel a pour circonstance un fait plus important que l'ambition de créer une nouvelle forme d'expression. Elle correspond moins à une recherche esthétique qu'au souci de se débarrasser de la forme, ou, du moins, de la faire coïncider avec le fond ; ce fond étant une vérité sensible.

La thèse de Céline sur Semmeilweis est essentielle à la compréhension exacte de toute son œuvre, car, tout en narrant le drame de son héros, sa lutte pour faire entrer dans la réalité des hommes une vérité qui devait leur servir, l'auteur a exprimé, une fois pour toutes, les valeurs qui seront ensuite présentes dans ses livres, présentes, mais négativement ; divinités invisibles derrière le tumultueux théâtre de la vie, divinités à qui l'on fait sur scène l'holocauste de tout ce qui les trahit... Il faudra s'en souvenir en lisant les peintures destructrices des romans et les grands cris de colère des pamphlets.

« Semmeilweis » possède, dans l'œuvre de Céline, la valeur d'un manifeste ; l'essai sur Zola, celle d'un ultimatum. Si Céline rend hommage au naturalisme, c'est qu'il se présente comme un pendant de l'œuvre de Semmeilweis. Dans la mesure où il dévoilait une réalité, démasquait des conduites sordides, des injustices, des scléroses, Zola œuvrait pour une vérité, comme le fit l'inventeur de l'antisepsie.

L'originalité de « L'hommage à Zola » est de rattacher le naturalisme aux autres valeurs humaines, sans le limiter à un plan exclusivement littéraire. Au même titre que la science, le naturalisme a travaillé pour une vérité. Il s'est efforcé de décrire avec rigueur la situation de l'homme dans le monde, et c'est pourquoi il débouche tout naturellement sur le problème que pose cette situation, celui de la misère. Cet hommage précise le lien entre le docteur Destouches et l'écrivain Céline, le but commun qui les anime : la recherche, la découverte du réel, en même temps que le désir d'enrichir l'homme et de le

protéger de lui-même. « Zola croyait à la vertu, il pensait à faire horreur au coupable mais non à le désespérer ».

Céline ne se contentera pas de lutter contre la mort dans le domaine matériel ; son parti est pris : la littérature, dans la mesure où elle entretient les illusions, où elle sert de couverture et de fausse parure aux disciples de la mort, est, elle aussi, un champ d'action. Les hommes ne mentent pas seulement pour sauvegarder leur renommée de professeur de faculté ; ils mentent aussi pour conserver leur puissance et le profit qu'ils en tirent. La littérature est un milieu favorable à la diffusion de ce mensonge ; elle est donc un témoin privilégié de cette lutte perpétuelle de la vie et de la mort.

Comme l'œuvre de Semmeilweis, le naturalisme a succombé au despotisme des formes sociales et au mensonge qui entretient leur existence. « Aujourd'hui, le naturalisme de Zola, avec les moyens que nous possédons pour nous renseigner, devient presque impossible. » Zola a décrit la misère de l'homme, ses faiblesses, ses cruautés, mais c'est précisément cette misère qui, aux yeux de Céline, est maintenant l'objet d'un pharisaïsme particulier... le plus insupportable de tous.

L'originalité de Céline est de penser et de dire que le problème de la condition humaine est indépendant du problème politique, et que la misère ne se terminera pas avec le succès d'un système politique quel qu'il soit. Ainsi, malgré toutes les accusations que l'on a pu porter sur l'auteur (1) du « Voyage », on peut affirmer qu'il se situe bien au-delà de toute politique. Son attitude est très précise sur ce point, et l'équivoque n'a pu naître qu'orchestrée avec une particulière mauvaise foi. Le naturalisme est dépassé parce qu'il désignait avec force ce qu'il faudrait transformer dans la société. Or, dans la lutte des partis, les injustices et la misère sont des armes que l'on se garde bien de supprimer : elles servent, permettant d'en faire assumer la responsabilité à ceux que l'on veut perdre, et de paraître ainsi à son avantage.

Le naturalisme est donc l'ennemi déclaré de la politique, c'est pourquoi on a remplacé son inspiration dangereuse par une littérature d'évasion qui sert les fins de ceux qui veulent détourner d'eux l'attention ; ou encore par une littérature de mandarins... ces familiers des rossignols mécaniques qui s'entendent à distraire les prisonniers.

(1) Anarchiste de droite pour André Ferrier, anarchiste de gauche pour M. Nadeau, fasciste pour M. de Beauvoir.

Une fois de plus, Céline ne dissocie pas une activité de la condition humaine en général. Seul le naturalisme l'intéresse parce que seul il essaie d'être vrai. Mais cette recherche ne peut réussir qu'au prix d'un apolitisme intégral ; puisque toute politique se base, pour Céline, sur un mensonge social savamment entretenu.

On pardonne à un adversaire que l'on risque encore de pouvoir convaincre... mais comment admettre la négation pure ? Pascal préférait devoir convertir un libertin plutôt qu'un indifférent : « Je ne trouve dans son œuvre aucune des raisons que nous pouvons avoir depuis trente ans d'être désespérés ou découragés (...) tout cela est privé de signification dès l'instant où on ne dit pas pourquoi il y a cette misère et cette boue, et ces esclaves et ces morts. Il n'est pas évidemment question de prêcher ici le réalisme socialisme, mais il m'a toujours semblé que Balzac et Zola ont analysé de façon précise les éléments d'une société existante, et ont cherché à comprendre et à expliquer pourquoi le monde n'était pas ce qu'il devrait être. L'univers de Céline n'a pas de réalité ».

« Il a inventé une vision du monde obscène et absurde qui a fait fortune dans les lettres contemporaines... ».

Les partis politiques n'ont pas pardonné à Céline de nier leur importance... de situer le problème de la condition humaine au-delà de leurs systèmes, et de nier l'authenticité de leurs promesses. « Aucun régime ne résisterait à deux mois de vérité. Je veux dire la société marxiste aussi bien que nos sociétés bourgeoises ou fascistes... ». Céline rejoint ici la perspective d'un autre isolé du siècle, Montherlant, pour qui « la politique est l'art d'utiliser à son profit les passions d'autrui ».

Le grand mensonge des partis est d'utiliser la maladie actuelle de l'homme, son goût pour la mort ; c'est de lui faire croire que sa misère est née d'une erreur d'idéologie alors qu'elle ne vient que de son âme ; c'est de le savoir et d'en abuser sans le lui révéler. « Quand nous observons de quels préjugés rancis, de quelles fariboles pourries peut se repaître le fanatisme absolu de millions d'individus prétendus évolués, instruits dans les meilleures écoles d'Europe, nous sommes autorisés, certes, à nous demander si l'instinct de mort chez l'Homme, dans ses sociétés, ne domine pas déjà définitivement l'instinct de vie... Allemands, Français, Chinois, Valaques... Dictatures ou pas ! rien que des prétextes à jouer à la mort. Je veux bien qu'on peut tout expliquer par des réactions ma-

lignes de défense du capitalisme ou l'extrême misère. Mais les choses ne sont pas si simples ni aussi pondérables... On peut expliquer, certes ainsi, les choses aux fidèles, tout convaincus d'avance... ».

L'attitude de Céline à l'égard de la politique est très nette ; elle ne s'est jamais modifiée. Dans sa croisade contre la mort, la politique représente un de ses adversaires les plus puissants : les partis se servent du délire de l'homme, de sa rage destructrice, comme on se sert de l'infirmité d'un malade... comme un prêtre qui n'aurait d'autre souci que de convertir un mourant parce que la peur le met à sa merci. « Les gouvernements ont pris la longue habitude de leurs peuples sinistres... ils ne veulent connaître que le pantin, l'assassin sur commande, la victime sur mesure. Libéraux, marxistes, fascistes ne sont d'accord que sur un seul point : des soldats ! »

Au lieu d'élever l'homme, les gouvernants flattent son vice, son goût de détruire afin d'en tirer profit. Personne plus que Céline ne s'est élevé contre la démagogie avilissante de ceux qui veulent faire tourner le monde dans le sens de leur intérêt. A travers les turpitudes, les discours, les fausses raisons, le visionnaire voit se dessiner le visage d'une force plus redoutable qu'il décrit avec le don de simplification cosmique qui lui est propre : « Dans le jeu de l'Homme, l'instinct de mort, l'instinct silencieux est décidément bien placé, peut-être à côté de l'égoïsme. Il tient la place du zéro dans la roulette. Le casino gagne toujours. La mort aussi. »

De manière fort impertinente, Céline isole le naturalisme de son contexte historique et politique. Il arrache cette arme à ceux qui ont prétendu, depuis, s'en servir, leur retirant tout le bénéfice des critiques sociales que contiennent les œuvres de Zola... « Nous savons aujourd'hui que la victime en redemande toujours, du martyre... ».

Dans cette conférence de 1933, la seule qu'il ait jamais faite, Céline réaffirme cette volonté de vérité qui lui faisait rendre hommage aux grands hommes de science. Ceci éclaire d'un jour nouveau l'aspect polémique de son œuvre ; aspect que l'on s'est trop plu à imputer à des causes tantôt extra-conscientes (1), tantôt trop intéressées (2). Céline n'est pas plus un excité, un paranoïaque insultant qu'un porte-parole... Si une

(1) P.-H. Simon.
(2) Sartre.

grande partie de son œuvre est une virulente diatribe, c'est qu'il a conçu, au départ, la littérature comme un instrument de vérité, au même titre que la science, et non comme un moyen d'évasion propre à endormir ou à enchanter.

Paradoxalement, ce solitaire a sans doute été l'un des premiers à concevoir la littérature — le terme s'est usé, dévalorisé depuis — comme « engagée ». Mais à la différence de ses contemporains, cet engagement n'était pas pris vis-à-vis d'un parti ou d'un petit groupe d'hommes. Céline est le débiteur de quelque chose de plus grand. Il s'agirait plutôt d'un pacte avec la vérité : « Ils seront bien trâqués aussi les rêves, un jour ou l'autre. C'est une dictature qui nous est due ». Il ne s'agit pas du rêve que fait naître le réel, mais du rêve qui empêche la révélation du réel...

A cet égard, Céline est bien moins un littérateur qu'un prophète mystérieux, partagé entre le désir de célébrer la vie et celui de la défendre. Ces deux tendances inspirent alternativement son œuvre, mais elles s'unissent dans l'idée que « ne demeurent que ceux que le destin désigne pour la messe éternelle de l'amour infini. Ils ne forment qu'une toute petite chapelle de la clarté, dans l'espace et le temps ». C'est pourquoi, à côté d'offensives violentes, de pamphlets et de cris de colère coulent de grands moments de poésie qu'animent le rêve des grands arbres, les jeux éternels de la mer et la tendresse des hommes. Le contraire serait étonnant : l'acte poétique célèbre, étant un hommage en même temps que le vivant sillage de ce qui existe. La description en filigrane de Leningrad s'inscrit dans un des plus violents pamphlets de l'auteur, « Bagatelles pour un massacre ».

« Elle tient toute la ville dans sa main, la mer !... diaphane, fantastique, tendue... à bout de bras (...) cent décors échelonnés, tous plus grandioses... vers la mer. Mais il se glisse, piaule, pirouette une brise traître... une brise de coulisse, grise, sournoise, si triste le long du quai... une brise d'hiver en plein été... l'eau frise au rebord, se trouble, frissonne contre les pierres... En retrait, défendant le parc, la haute grille délicate... l'infinie dentelle forgée... l'enclos des hauts arbres... les marronniers altiers... formidables monstres bouffis de ramures... nuages de rêves repris à terre... s'effeuillant en rouille déjà ».

NOTES DE LECTURES

Jean SETZE : Etude et réflexions sur les échecs occidentaux, à propos de : *La Guerre Moderne*, par le Colonel TRINQUIER.

Le temps n'est plus o les fringants officiers, pivotant sur leurs montures, levaient leur sabre en un geste tragique et spectaculaire, tandis que. derrière eux, les lances de leurs hommes pointaient vers le sol ; alors, un instant plus atrd, tel le vent d'orage sur les épis mûrs, la grande houle de la charge traversait majesteusement le champ de bataille dans le tonnerre de cent mille sabots. Pleurons la fin des grandes mêlées loyales de jadis ! Avec leur disparition, l'esthétique autant que la morale ont beaucoup perdu.

Depuis l'époque dite « des lampes à huile et de la marine à voile », le masque sanglant de la guerre s'est fait de plus en plus terrible. Voici maintenant que le mince volume du Colonel Trinquier, en éclairant une zone peu connue, nous révèle une hideur vraiment incomparable.

Si je pouvais aborder de vive voix le lecteur qui vient de commencer cet article, je lui dirai sans ambages : « Toute affaire cessante, allez dès que possible chez un libraire acheter *La Guerre Moderne*, par Roger Trinquier, petit livre de deux cents pages paru aux Editions de « La Table Ronde » Il vous en coûtera 7,50 NF : c'est une dépense sans aucune mesure avec le profit que vous tirerez de cette lecture. »

Ceux qui suivront cet avis — et j'espère qu'ils seront nombreux ! — comprendront avant la cinquantième page la raison qui motive un conseil aussi impératf : dans la hérarchie des livres *importants* parus depuis un demi-siècle, on peut situer au premier rang le travail du colonel. Il nosu concerne *tous*, parce qu'il met en évidence la plus terrible et sournoise menace qui ait jamais pesé sur tout ce qui fait de la ve, à nos yeux. une aventure à la fois digne d'intérêt, de sacrifice et d'amour.

Il n'est pas question ici, faut-il le dire ! de beauté littéraire. En période d'épidémie, un manuel prphylactique doit seulement être clair, et ses enseignements accessibles à tous. C'est ici le cas, et toute autre

considération es tvaine. Ceux qui pourront reconnaître à temps le pas feutré de la peste cheminant doucement dans leur ville, ceux qui sauront comment elle se manifeste, du premier frisson aux spasmes de l'agonie, comment on la propage et comment on l'enraye, ceux qui se vaccineront à temps, avec leurs proches, auront une chance de survie qu'ignoreront les autres, adeptes du Grand Sorcier et ne se fiant qu'à ses dérisires incantations pour le salut de leurs vies. A ces malheureux, on ne peut que souhaiter bonne chance. Parlons de choses sérieuses.

Beaucoup de livres ont paru depuis quelques années, avec la prétention d'exposer les données de la guerre subversive. J'en ai lu cinq ou six. Aucun n'atteint cette densité, cette précision, cette intelligence lucide du sujet. Ce petit livre va bien au-delà de la guerre d'Algérie, quand ce ne serait que par les réflexions qu'il suscite. Il atteint un domaine plus vaste que son titre ne le laisse supposer : la psychologie des masses, la haute politique, voire la philosiphie sont en cause, car tout se tient. C'est aussi un egrille qui décrpte instantanément les nouvelles incohérentes glanées à grand'peine dans la presse, entre divers échos plus ou moins crapuleux touchant les célébrités à la mode, sur les seuls événements *réellement décisifs* qui agitent notre pauvre monde. Le Colonel Trinquier gênera nos ennemis mortels, et aussi la quiétude souriante des beaux esprits : cela fait beaucoup de gens. Aussi est-il à craindre qu'une conspiration du silence ne s'organise solidement autour de son œuvre.

Or, ilt faut que son travail soit connu, mieux : largement diffusé. Car il est *indispensable* qu'un nombre aussi élevé que possible de Français sache efin ce que FAIT l'ennemi, *comment* il le fait, et *pourquoi* il l'emporte avec une implacable régularité. Dons *La Guerre Moderne*, le profane apprendra comment la population civile est devenue un des facteurs essentils de la guerre. Comment on fait la guerre, toute l'année durant, sans jamais la déclarer, quels sint les inappréciables avantages de cette situation pour nos adversaires. Quels sont les ressirts qui meuvent le terrorisme. Comment fonctionne — avec une simplicité déconcertante ! — la machinerie révolutionnaire. Et enfin, et surtout, pourquoi la police d'abord, l'armée employée de manière classique ensuite, sont absolument inefficaces pour enrayer le fléau. Je le répète : cet ouvrage est une somme, une mine de connaissances, rédigé par un spécialiste qui ne se paie pas de formules creuses. Après tant de phraséologie, la pure sécheresse de ce cours, où l'intérêt ne se rel che pas une seconde, est un stimulant concentré pour l'esprit.

Ceci étant dti, j'avoue pour ma part que les réflexions ayant suivi cette lecture furent sombres. Car c'est une bonne chose que de voir clairement définies les causes d'un mal, mais il n'est pas de médecin, si remarquable soit-il, qui puisse sauver un malade refusant ses soins. Et l'acceptation du patient est assez improbable, pour bien des raisons.

Une objection grave apparait dès la fin de l'exposé des méthodes ennemies, et le début des procédés à employer NECESSAIREMENT pour en venir à bout. La guerre moderne n'est pas seulement faite sur le terrain (guerre révolutionnaire), elle es prolonge et se complète par la guerre subversive, psychologique, livrée sans merci dans le corps même de notre peuple. Et celle-là me paraît tellement réussie pour nos adversaires, que sur ce plan, notre faillite est DEJA pire que notre

prochaine déconfiture algérienne. D'avance, notre presse peut interdier toute réaction salvatrice sur le terrain, ou du moins la rendre infiniment improbable.

Suivant la célèbre formule marxiste : « L'armée doit évoluer dans la population comme le poisson dans l'eau ». C'est remarquable. Mais les communistes ont tout loisir de conditionner autant l'armée, pour l'amener à la coopéartion avec l'habitant, que la population civile elle-même, pour lui faire admettre la symbiose avec les militaires comme tout à fait normale, voire souhaitable. Autrement dit, il y a simultanément « Popularisation de l'armée » et « Militarisation du civil » en pays communiste, par politisation simultanée des deux éléments.

Or, ceci est utopique en Occident. Si nos ennemis peuvent saler l'eau à volonté, leurs adversaires s'épuisent, si j'ose dire, à vuuloir faire vivre un poisson de mer en eau douce. Et comme les Rouges sont parmi nous, et qu'ils sont libres, ils peuvent tout à loisir saper à la base toute tentative dangereuse pour la réalisation ed leurs plans, avec l'aide de leurs innombrables alliés conscients ou non. Et leur jeu est prodigieusement facilité par l'état d'esprit occidental, fait d'humanitarisme, d'individualisme, de jobardise, de culte pour l'abstraction sous toutes ses formes, et aussi de scrupules très honorables provenant d'anciens héritages.

Les moyens adverses sont tellement opposés à notre conception de l'honneur, à notre mentalité, à notre sensibilité, pour tout dire, à notre ESPRIT, que les remèdes préconisés par le Colonel Trinquier — les seuls efficaces — von tnous apparaître d'emblée comme monstrueux, c'est-à-dire inapplicables. Pourtant, puisque la guerre révolutionnaire, inventée par l'ennemi, trvaaille en profondeur la population de la zone mise en jeu, dressant contre nous tous ses éléments, il est manifeste que les procédés de réaction à mettre en œuvre devront être inédits. Et ils sont fort gênants pour la morale. Vouloir concilier celle-ci avec la guerre est une gageure, et dlns cette forme de combat plus que jamais. Or, nous avons des scrupules (si nous n'en avions pas, on nous en fabrqiuerait) et les Bolcheviks n'en ont aucun, jamais. Je ne sais si « la fin justifil les moyens ». Les philosophes s'occupent de cette grave question, dans l'abstrait. Mais sur le terrain, pour les militaires, la réalité de l'adage se vérifie brutalement — et le verdict est immédiatement exécuté sans appel.

Le corps à corps d'un assassin et de sa victime n'a rien à voir avec une courtoise rencontre internatoinale d'escrime au fleuret. En fin de compte, il flut savoir ce que l'on veut : lutter proprement contre un apache et être égorgé sans rémission, ou apprendre ses mauvais coups, les lui retourner sans merci et avoir par là quelques chances d'en venir à bout. Le dialogue est difficile entre un honnête homme, plein d'héritage chrétien et un révolutionnaire Angolais découpant vives ses victimes à la scie mécanique, dans le sens de la longueur. Qu'on n'aille pas dire, devant des procédés de répression extrêmement brutaux, que la victime s'abaisse au niveau de son agresseur. Le combattant ennemi doit savoir que s'il *commence* à transgresser les règles d'humanité communément admises, nous lui feorns cesser ses intéressants travaux de vivisection par les moyens appropriés, et qu'il portera la responsabilité des dits moyens — ceuxci découlant, hélas ! de ceux dont il aura eu la coupable initiative. Clausewitk a défini la guerre, sauf erreur de ma part (je cite de mémoire) comme « un acte

de violence ne connaissant d'autres limites que les limiets consenties par l'adversaire ». Qu'il faille rrpéter sur tous les tons de pareilles évidences en se faisant couvrir d'injures est un signe des temps.

Il est douloureux que le monde soit régi, de l'*amibe* à *l'homo-sapiens*, par les dures lois de la Jungle. L'honneur des hommes avait été de chercher autrefois un moyen de limtier la cruauté des conflits. Si les marxistes font sauter ces conventions tant pis pour eux. Le byzantinisme masochiste des penseurs à la mode est ici un piège redoutable : qui doute de son droit à la vie est perdu. Le drame est qu'un peuple ne peut survivre, en des circonstances ultimes, que s'il le VEUT A TOUT PRIX, et que l'ennemi soit parvenu à brouiller les réflexes vitaux d'une foule de braves gens qui refusent d'avance de payer le prix exigé. Il ne leur restera qu'à mourir sous les ricanements, et fort peu de chance pour que les générations ftures respectent leur souvenir : c'est l'ennemi qui les éduquera, les conditionnera tout à loisir. Pour avoir voulu rester « respectables à tous prix » les braves gens périront laissant champ libre à la canaille. Joli résultat !

D'autre part, si les moyens de répression sont difficiles à accepter du point de vue strictement chrétien ou philosophique, que dire de l'effet encore plus néfaste des mythes propagés dans toute la nation depuis la guerre ? ? ? Le redoutable épouvantail du Fascisme, agité à propos, n'a pas fini de déconsidérer tout effort anticommuniste vraiment efficace. En voyant écraser des irréguliers, dont les procédés ne sont qu'une extrapolation assez modeste de ceux qui eurent cours chez nous contre l'occupant, en condamnant des formes de combat qui furent glorifiées en France durant quinze ans, avant qu'elles ne se retournent contre nous, comment vouloir que les apologistes de la guerre clandestine de 1941-44 ne se sentent pas mauvais conscience ? Ces racines psychologiques vont loin...

Contre les Allemands et leurs « séïdes », on nous a longuement expliqué que tout était permis. parce qu'ils étaient LE MAL. Contre d'autres « Résistants » (ou « Terroristes » — voilà encore un mot dangereux !) — tous les mauvais coups sont loins d'être permis... Ce n'est pas impunément qu'on fabrique des réflexes conditionnés à tout un peuple pendant aussi longtemps. Le génie de l'adversaire est de l'avoir parfaitement compris, et d'avoir œuvré en conséquence. Les courtes vues, lg'hypocrisie et les haines recuites des équipes au pouvoir en France depuis la fin de la dernière guerre n'ont pas fini de nous empoisonner. Il est des courants psychologiques bien difficiles à remonter.

A cause de cette psychologie française contemporaine et de « l'esprit démocratique » les moyens de défense contre l'ennemi feront hurler. Que sera-ce de l'offensive ! Elle est abordée par le Colonel Trinquier dans un bref chapitre à la fin de son ouvrage. Là encore, quelques objections se présentent, après mûre réflexion.

Il apparait au premie rcoup d'œil que l'auteur, en tacticien, pense aux bases du Maroc et de la Tunisie quand il parle de « porter la guerre chez l'ennemi ». Il est possible qu'il ne voit pas assez loin, bien que les moyens préconisés doivent donner des résultats fort supérieurs à tout ce qui a été obtenu en suivant les infaillibzles Pontifes qui conduisent depuis vingt ans la France de triomphes en triomphes. Le grand écueil demeure : à moyens identiques, pas de scrupules en face de nous ! Peut-être le Colonel a-t-il oublié un instant qu'il existe deux façons de liquider l'emprise ennemie sur une population donnée :

nous en emploirons un : la regagner. Mais que faire si l'ennemi LA DETRUIT, froidement ? Nous pouvons à la rigueur accepter les camps de regroupement (expression employée pour éviter les réactions conditoinnées devant le mot « concentration » — encore un héritage de la guerre...) ! mais n'ayons aucun doute : les Soviets et leurs élèves n'ont jamais reculé devant l'EXTERMINATION pure et simple de minortiés gênantes, ou leur déportation systématique à d'énormes distances. Voir ce qui est arrivé en Prusse-Orientale, dans les Pays aBltes, dans les Monts Sudètes. Ni le Ro idu Maroc, ni M. Bourguiba n'hésiteraient a faire isoler deux cent mille de leurs sujets, puis à les faire périr le cas échéant pour extirper plus sûrement notre gangrène. Les moyens techniques de notre époque sont rien moins que rassurants à ce sujet...

Epinglons une naïveté au passage : l'auteur croit que l'O.N.U. ne pourrait nous condamner, étant sans preuves de notre intervention par personnes interposées, et que les protestations ennemies tomberaient dans le vide, comme les nôtres aujourd'hui. Il perd de vue l'aberrant manichéisme anti-colonialiste de cette organisation. noyautée, gagnée en esprit par nos ennemis à deux exceptions près : l'Afrique du Sudréalist e et le noble Portugal.

Pour entraîner la condamnation d'ûn Etat occidental, la plus faible présomption est inutile : une calomnie orchestrée par nègres et asiates suffit, tandis que la même assemblée tolère *tout* de la part du Bloc soviétique. S. M. Habib Bourguiba était ennuyé par nos maquis, je reste persuadé que l'O.N.U. vomirait contre la France blômes, menaces et peut-être sanctions à la cadence d'une mitrailleuse légère. Il faut se souvenir de la façon dont frut traitée la Belgique au sujet de l'affaire congolaise pour imaginer avec un peu de réalisme les réactions internationales devant une opération défensive réussie... Les Etats occidentaux sont voués à l'opprobre quand ils sont inefficaces et pitoyables : espérer quoi que ce soit des Nations-Unies en case de succès obtenu indirectement est puéril : l'asesmblée avoue ouvertement es servir de deux poids et de deux mesures Assurés que nous sommes d'être condamnés dans tous les cas, quoi que nous fassions, pouvons passer outre. Un seul souci doit nous guider : être efficace dans notre action contre-révolutionnaire, quoi que l'ennemi puisse dire ou faire dire.

Revenons aux bases ennemies. A mon sens, il faut voir bien au-delà du Maroc et de la Tunisie. La base mondiale de l'ennemi est le territoier entier de l'URSS et ses alliés et satellites. Même si, par un coup de baguette magique, nous pouvions faire disparaître nos adversaires de toute l'Afrique du Nord et de Métropole, il resterait entre l'Elbe et le Pacifique un colossal empire aux inépuisables ressources, où des légions d'agitateurs, de saboteurs, de techniciens du terrorisme et de la subversion trouveraient toujours un soutien illimité et des moyens d'action incessammnet renouvelés.

Tant que nous n'aurons pas trouvé une formule obligeant les Soviets à renoncer à elur plan de conquête mondiale, la « guerre moderne » naîtra sans cesse derrière nous comme repousse le chiendent sous les pas du jardinier. Compte tenu de l'état moral de notre peuple. nous nous lasserons très probablement avant les communistes. Entre des fanatqiues endoctrinés depuis plus de quarante ans dans la religion marxiste et des idéologues verbeux, dirigeant dans les voies

que l'on sait des masses égoïstes, bornées, jouisseuses, aux idées fausses, aux vues courtes et étroites, unissant bassesse, veulerie et surtout manque d'imagination, entre communistes au messianisme explosif et Occidentaux aux yeux crevés, la partie est jouée d'avance. On peut tenter de se consoler en parlant des « minorités agissantes ». Je doute pourtant qu'une minorité puisse efficacement agir si la majorité n'est pas amorphe. Or, confusément mais résolument, la majorité de notre peuple dûment mise en condition, est hostile à la minorité nationaliste française. 200 000 conscients ne peuvent pas grand'chose contre 42 000 000 de lecteurs de M. Lazareff.

Souhaitons surtout que ses leçons ne se perdent pas. car la parution de son livre nous ôte, dès aujourd'hui, la dernière excuse invoquée par les peuples fatigués : « Nous ne savions pas... »

Manitenant, nous *savons*. Il nous reste à agir.

Jean-F. SETZE.

Le nouveau choix : D'EXIL ET DE MORT, de Michel Mourlet - JEUNESSE AU SECRET, de Jean Moal.

Les théoriciens du nouveau roman ont installé la littérature à l'école du cadastre. Ils écrivent des traités de géomètre dans la langue des commissaires priseurs. Les Editions de Minuit ont signé avec eux un contrat d'exclusivité ; mais Gaston Gallimard qui ne veut rien manquer — pas même un snobisme — commence à attirer chez lui les auteurs de la secte. On sait déjà comment finira cette avant-garde : par des recettes et des conformismes académiques.

La Table Ronde vient de faire savoir qu'elle ne trouvait pas à son goût ces exercices et qu'il était urgent de ne plus confondre la littérature avec la géométrie. Au lieu de lancer un manifeste, elle a lancé une collection qui s'appelle *Le nouveau choix*. On en a peu parlé. C'est bon signe. A peu près tout ce qui est honorable, à l'heure actuelle, s'est réfugié dans une semi-clandestinité.

Un nouveau choix, cela signifie un appel à un discernement que l'on a désappris à exercer. Alain Robbe Grillet juge les écrivains sur leur mine : sur les routines de leurs habitudes et sur les décrets de leur idéologie. Tous les livres qui bénéficient de son approbation sont taillés sur mesure, d'après le même patron. Ce préfet des études veille avec intransigeance au respect des règles. La littérature, sous sa férule, est une classe parfaitement disciplinée qui porte un uniforme de grisaille et qui a proscrit l'heure de la récréation. Il était temps de secouer cette tyrannie au profit de l'école buissonnière, de restituer aux écrivains le goût des gambades, de l'imprévu, du naturel éduqué, et, plutôt que de les rappeler constamment à l'ordre, d'accorder à leur tempérament toutes les permissions de la liberté.

Jusqu'à présent, la Table Ronde a donné à deux auteurs le droit de répliquer au nouveau roman. Pour ces garçons inconnus, mais bien doués, la littérature est une *connivence*, une vieille histoire que l'on saisit au bond quand on connaît ses mots de passe. Le premier de ces mots de passe, le vrai contemporain de notre sensibilité, c'est que la patrie des écrivains se

trouve en exil. Michel Mourlet et Jean Moal ne se sont pas concertés là-dessus ; mais ils ont abouti à la même conclusion. Le fil rouge, qui relie leurs livres, nous conduit au pays des étrangers, des en-dehors, des hommes qui parient leur vie contre la tyrannie de l'ordre apparent.

D'exil et de mort, c'est le titre du roman de Michel Mourlet. Tout le romantisme d'une jeunesse qui désespère de ne pouvoir soutenir constamment les nostalgies de sa noblesse se déploie et s'agite en essayant de ne pas faire trop de manières. Il y a, ici, une retenue dans l'aveu, une sorte de lucidité dans l'amertume qui sauve le livre de la complaisance. Malgré quoi, le roman a l'air d'être écrit par un garçon qui rôde dans ses rêves comme un somnambule et qui ressasse la mémoire obscure de ses fiertés anciennes. Un orgueil féroce, accordé à une inaptitude fondamentale à l'existence ordinaire, l'a contraint à se dérober au monde, après avoir longtemps tourné en rond dans ses obsessions familières. Sa sensibilité d'écorché que tout blesse et qui s'est déchirée au contact des pièges de la vie, a fini non par s'effondrer, mais par voler en éclats dans un délire fiévreux.

Ce livre, qui est le livre *ruminé* d'un désespoir incapable de se dominer et cherchant des alibis dans une analyse continuelle, se situe dans la postérité littéraire de Drieu et ressortit à la technique romanesque du piétinement. Mais cette immobilité est crevassée par l'élan d'une vague souterraine : elle n'est que de surface, et toujours soumise à l'épreuve des remous de la lucidité. Avec cela, une tendresse sous-jacente implore silencieusement le bonheur, et c'est le bonheur d'expression qui répond au rendez-vous, qui porte ce livre de naufragé vers le repaire d'une escale intemporelle.

A l'inverse de Michel Mourlet, Jean Moal a su organiser son exil, assimiler son désespoir et le tourner vers l'innocence et l'enthousiasme. Pour assumer sa condition d'étranger irréductible, il a choisi, lui aussi, de fuir. Mais la fuite l'a mené vers ces refuges qui jalonnent les routes du pélerinage au premier matin, à la lumière des merveilles qui ont défié les siècles et les sottises des barbares.

Jeunesse au secret, proclame-t-il. Cela veut dire que consciemment, et obstinément, elle s'est mise à part, qu'elle s'est refusée à son époque. Ce refus est une sagesse et, dès lors, une sauvegarde : il rend disponible à l'invention d'un paysage, à cette légèreté qui est la grâce des choses belles.

Jean Moal reconnaît les pentes de sa singularité — cet appétit des délicatesses de l'existence, ce ravissement toujours un peu inquiet devant les miracles de l'éphémère — en parcourant les pays que Guillaume Francœur avait offerts jadis à sa magie intime. Dans le miroir que lui tendait son aîné, le jeune homme a promené son regard, il a découvert les traits d'un art de vivre au sein duquel la volupté et la vertu d'étonnement donnent ses dernières chances à la littérature civilisée. Par fidélité à Guillaume Francœur, qui l'entraînait vers la ferveur, Jean Moal s'est identifié à André Fraigneau, il a écrit son livre sous sa dictée et, à la lettre, il l'a démarqué.

Le meilleur commentaire de Fraigneau — celui qui non seulement explique son œuvre, mais la prolonge, celui qui non seulement nous en fournit les clefs, mais qui se sert de ces clefs pour ouvrir avec souplesse les portes que chaque génération rêve d'enfoncer — c'est cette *Jeunesse au secret*, qui entre en littérature pour rejoindre la franc-maçonnerie des fils de roi, des enfants du soleil et des îles qui savent que la tendresse du monde ne s'apprend pas, mais qu'elle est abandonnée inexplicablement à quelques-uns. André Fraigneau n'enseigne pas : il initie. Il ne donne pas de leçons : il communique des mots de ralliement.

C'est la raison pour laquelle depuis bientôt trente ans chaque classe nouvelle de jeunes gens s'approche de son œuvre comme d'un sujet d'admiration. Aucun grand écrivain contemporain n'a eu cette chance de rassembler autant de disciples, sans avoir rien fait pour les attirer. Le langage de Fraigneau est un langage chiffré que chacun peut interpréter à sa convenance. A chaque époque, il y a des jeunes gens qui l'écoutent, qui le traduisent pour eux seuls et à leur manière, parce qu'il suggère le goût de l'intemporel au sein de l'éphémère, parce que son romanesque de l'enthousiasme est craquelé par le désenchantement, parce que, pour tout dire, il rend le monde à l'imprévu de l'invention poétique et la littérature à l'attrait de l'irrésistible.

Au fond, Fraigneau est le seul maître de notre littérature qui n'asservit personne, qui n'impose rien. Tous ceux qui se réclament de lui appartiennent sans doute à la même famille, mais c'est une famille où personne n'abdique rien de ce qu'il est et où chacun garde son accent propre. Nous sommes loin de la cohorte lugubre du nouveau roman et de ses livres interchangeables. La souveraineté d'André Fraigneau s'exerce sur une bande d'anarchistes qui refusent de passer aux barbares et qui se réfèrent à la tradition secrète de la littérature contre laquelle les apparences grégaires et massives de la mode ne pourront jamais rien.

POL VANDROMME.

André RIBAUD : La Cour (Julliard).

Un de nos plus éminents juristes, M. Georges VEDEL, écrivait naguère (dans « Le Monde » du 28 janvier 1960) : « Le régime actuel tend à une technocratie sous l'autorité d'un monarque ». Dès lors, comment s'étonner du titre choisi par le plus satirique de nos hebdomadaires pour une chronique consacrée à l'actualité politique et, plus spécialement, à la vie de ce lieu de l'espace sur lequel se fixent tant de regards respectueux, attentifs, interrogateurs ou angoissés : l'Elysée ? La « Chronique du royaume », illustrée plaisamment par MOISAN, est donc la description quotidienne, à la manière du grand siècle, de menus faits touchant la vie publique et privée du Président de la République, naturellement surnommé le Roi, de son épouse, devenue Mme de Maintenant, du Premier Ministre, appelé M. le Prince et de cent personnages importants, ministres, secrétaires d'Etat, magistrats, hauts fonctionnaires, officiers, ou plus modestes,

commis, peuple de la rue et autres « godenots ». Rien n'échappe à la plume alerte du conteur et c'est une réjouissante comédie qui est ainsi jouée par un adroit pasticheur de SAINT-SIMON et de TALLEMANT des REAUX, dont les trouvailles se renouvellent à chaque instant, qu'il s'agisse de faire du téléphone « le cornet à babil » ou de la télévision « les étranges lucarnes ». On se demande bien ce qu'il faut le plus apprécier, de la réussite dans le pastiche et la parodie, de l'humour ou de l'invention du chroniqueur, dont l'ironie se pare des grâces légères du badinage.

W. P. ROMAIN.

Maria LE HARDOUIN : « A la mémoire d'un homme » (Buchet-Chastel).

On peut ne pas partager l'opinion de l'auteur sur l'importance symbolique et la portée de l'affaire Chessman. On peut aussi se demander s'il est utile de souligner les faiblesses de la société qui a permis qu'un homme condamné à mort attende pendant douze ans l'heure du châtiment. Mais on ne peut pas ne pas s'intéresser à ces pages remarquables de dignité et de sensibilité où Maria LE HARDOUIN dénonce les causes de la délinquance juvénile. Certes, cette attirance du mal, ce goût de la violence homicide, on pourrait se souvenir que les criminologistes l'ont depuis longtemps identifiée et cataloguée sous le nom d' « animus négandi », et qu'ils en ont tiré les conséquences utiles quant aux moyens de prévention et de rachat qu'il est possible d'appliquer à la créature avant qu'il ne soit trop tard. Ce qu'il faut plutôt retenir de ce livre grave et difficile, c'est l'inconscience coupable d'un monde où un condamné à mort peut publier un livre tiré à quelques centaines de milliers d'exemplaires. Maria LE HARDOUIN est trop bon psychologue pour n'avoir pas observé cet aspect du problème.

W. P. ROMAIN.

Robert ARON, G. KENNAN, R. OPPENHEIMER et autres : « Colloques de Rheinfelden » (Calmann-Lévy).

Le sujet de ce livre dense est l'étude de la société industrielle dont le monde contemporain adopte progressivement la forme. Type même de tout groupement national ou international, cette société se rencontre également dans le bloc soviétique et dans le bloc Atlantique, pour parler comme les gazettes. Aussi juristes, savants et sociologues ont-ils voulu essayer d'expliquer le pourquoi de cette évolution vers un modèle unique d'organisation sociale et le comment des divergences idéologiques qui subsistent. Le résultat est donc ce livre, qui souligne la part prédominante prise par Raymond ARON dans la préparation et la direction du colloque. Une seule chose me paraît fort regrettable : que la qualité des esprits qui se trouvaient réunis à Bâle-Rheinfelden, leur supériorité et la richesse de leur conviction ne leur aient pas permis de tirer de la confrontation des enseignements accessibles au commun des mortels. Il faut être

fort sociologue et diablement instruit en la matière pour s'y retrouver.

W. P. R.

Pierre DEMEUSE : *Aux échelles du Levant* (P. de Meyère).

Un romancier belge découvre le Proche-Orient. Nassérisme, infiltration communiste, nationalisme arabe, pauvreté rutilante : des rives du Nil aux plaines vides de Jordanie, du Caire à Damas et de Beyrouth à Jérusalem, Pierre Demeuse a promené une curiosité sans cesse en éveil. Sa sensibilité wallone lui a permis de retrouver avec quelque nostalgie l'influence française dans ces pays dont il a étudié l'antique civilisation pour mieux comprendre leur évolution présente. Nous aimerions que, dans quelques mois, il visite l'Afrique du Nord, cet observateur lucide qui, au terme de son voyage (datant de l'été 1960) écrivait : « L'Egypte, puisqu'aussi bien c'est autour d'elle que semble vouloir se faire l'unité arabe, ou du moins ce à quoi elle prétend, a-t-elle les moyens de sa politique ? ». Un livre clair, un témoignage objectif.

W.P. ROMAIN.

Michelle AVEROFF : *La Duchesse de Plaisance* (Mercure de France).

Etrange personnage que cette Duchesse de Paisance dont la jeunesse « aux Iles », les amours malheureuses, les voyages aux rives helléniques et la vie tourmentée est racontée d'une plume alerte (mais non pas sans faiblesses), ce qui est dommage. A placer sur le rayon des curiosités historiques et romanesques.

W.P. ROMAIN.

Sept mille ans d'Art Iranien

Iran, le terme est moins familier à nos oreilles que celui de *Perse*, associé si longtemps dans notre mémoire à l'évocation de ces souverains munificents et un peu extravagants, de ces « Chah in Chah », dont les annales fabuleuses remontaient à Darius-le-Grand. Cependant ce terme, adopté par les protocoles de la nouvelle dynastie pahlavi, qui règne à Téhéran, renouant avec son plus lointain passé, est aussi le plus vrai et le plus significatif. Retenu pour le titre et le thème de l'Exposition que nous propose, au Petit-Palais de la Ville de Paris, l'Association française d'action artistique, il est le seul qui permette de centrer géographiquement et historiquement cet extraordinaire raccourci, qui en seize salles et mille cent soixante sept objets prétend nous offrir un panorama de l'origine et du développement d'une culture et d'un art, lequel embrasse sept millénaires et compose un des plus importants volets du polyptique de l'Histoire universelle de l'art.

Moins grandiose peut-être que cette admirable Exposition des « *Trésors de l'Art de l'Inde* », que le Petit-Palais nous offrait au printemps de 1960, constitué surtout par des objets de petite dimension — céramiques, bronzes, orfèvreries — avec quelques rares sculptures d'échelle restreinte, cette rétrospective, la première de ce genre et

de cette ampleur organisée en Europe, depuis l'Exposition « d'*Art Iranien* » de Londres, en 1931, n'en est pas moins prestigieuse. Succédant à l'Exposition des « *Trésors d'art de l'Inde* », venant après la magnifique Exposition de « *L'Art japonais à travers les siècles* », au Musée d'Art moderne, de 1958, les belles expositions de Guimet et de Cernuschi consacrées à la Chine, elle complète notre vision d'un continent et d'un passé fabuleux, celui de cette immense Asie, dont la petite Europe — il ne faut jamais l'oublier — ne constitue qu'un cap, une péninsule baignée par un Océan que les peuples d'Orient et d'Extrême-Orient ignorèrent aussi longtemps que les Occidentaux, les immensités du Pacifique.

Cet art iranien a cependant pour nous, peuples méditerranéens, une autre signification et une autre portée que celui de la si lointaine Chine ou même que celui de l'Inde plus proche, car à la différence de l'Art indien, issu d'autres traditions et influencé dans son développement par les apports hellénistiques, pénétrant jusqu'au cœur du continent asiatique à la suite de la chevauchée d'Alexandre, il fut pour nous et par suite des permanents contacts de l'Asie mineure avec l'*Emporium* méditerranéen — égéen, phénicien, grec, italique, romain, byzantin, plus tard vénitien et gênois — une source constante d'inspiration, un apport de thèmes et de techniques, qui s'est poursuivi et maintenu depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. Son extrême résurgence nous apparaît dans l'éclosion récente et les rapides avatars d'un « art abstrait », fondé sur la primauté de la couleur et qui délaissant un moment les données fondamentales de la tradition plastique gréco-latine regarde du côté de l'Asie féerique et colorée.

L'aventure n'est cependant pas tout à fait nouvelle. Elle s'est fait jour à divers stades de notre histoire, à Ravenne comme à Chartres. La Grèce ancienne, elle-même, fut toujours partagée en une double tendance, ce qui explique aussi bien les vicissitudes de sa vie politique que

celles de sa vie culturelle. La Grèce beaucoup plus colorée que nous ne pouvions nous l'imaginer, le nez dans nos lexiques et nos répertoires d'archéologie, la Grèce fut perpétuellement sollicitée, écartelée, pourrait-on dire, entre deux traditions spécifiques, ionienne et dorienne, entre Sparte et Athènes, entre Homère et Platon, entre Dionysos et Apollon. Il ne faut pas oublier que ses temples, même ceux de l'Helliade, étaient polychromes, polychrome aussi le Zeus de Phidias, ivoire et or.

Pour comprendre mieux ce permanent dialogue entre les peuples méditerranéens et les peuples de cette proche Asie, venant prendre jour sur cette « Mer intérieure », qu'on peut considérer comme le grand axe de l'Histoire du monde, il faut de toute nécessité regarder un atlas. Il faut voir quelle est la situation de ce Plateau d'Iran, plateforme à partir de laquelle s'est constitué cet Empire des Mèdes et des Perses, qui avec Darius-le-Grand, au Vᵉ siècle A.C., atteignit son apogée, allant des rives de l'Indus jusqu'aux rivages de cette Mer grecque, dont il contrôlait tout le bassin oriental.

Centré sur le Lac Hamoun, l'antique Lac *Haraeva*, le Plateau d'Iran est le centre géographique de l'Asie méridionale antérieure, délimitée au nord par la grande chaîne himalayenne, sur laquelle s'articulent en arêtes de poisson toutes les chaînes secondaires qui donnent au continent sa structure, détermine sa physionomie. Prolongée par l'Hindou-Kouch à l'ouest jusqu'à la Mer Caspienne, cette grande chaîne est doublée au sud en bordure du Golfe d'Oman et du Golfe persique par une chaîne secondaire, les Monts du Farsistan et du Kourdistan. C'est entre ces deux grandes nervures montagneuses que s'articule le Plateau d'Iran avec ses prolongements nord-ouest, qui constituent le vestibule de l'Asie mineure et la voie des invasions et pénétrations successives de l'est vers l'ouest, jusqu'aux bords de Pont-Euxin — notre Bosphore — franchis les défilés du Taurus, au-delà jusqu'à la Macé-

doine et les frontières de l'Hellade, où le Grand-roi devait trouver un terme à ses ambitions.

Au nord de ce plateau, la Médie. Au sud, la Perse proprement dite et sur le versant sud-ouest de la Susiane, la Mésopotamie dans laquelle prirent naissance et se développèrent les Empires rivaux de Chaldée et d'Assyrie, Babylone et Ninive, qui furent asservis par Cyrus ainsi que les royaumes plus occidentaux de Phrygie et de Lydie : triomphe des Aryens sur les peuples sémites. Alexandre dans un mouvement de retour devait prendre le relais, substituer sa domination éphémère à celle des satrapies du Grand-roi. Les grandes entreprises militaires et politiques, transitoires, ont toujours pour déterminants et pour limites les facteurs et les données géographiques, ethniques, économiques qui eux sont permanents, car répondant à la nature des choses.

●

C'est dans ce cadre que s'est déroulé l'immense film mouvant et coloré, dont les salles du Petit-Palais nous offrent aujourd'hui quelques *flashs*, saisissants sans doute mais bien pâles et bien minuscules reflets des créations étonnantes, des splendeurs qu'ils évoquent et dont nos imaginations modernes ont quelque mal à se faire une idée, même très approximative. Je ne connais pas la Perse, mais j'ai rêvé d'Ispahan, sur les pas de Loti, de Gobineau, de Tavernier. Lecteur impénitent des « Mille-et-une nuits », que je dévorais, adolescent, dans la traduction de Galland, édité par Lahure, j'ai évoqué, bien des fois, ce pays qui ne ressemblait à aucun autre, ses étendues fauves, semi-désertiques, coupées d'épaisses forêts, où les pins, les chênes, les peupliers s'associent au noisetier, au saule, au platane, ses coupoles azurées, ses minarets aigus trouant le ciel limpide, ses derviches tourneurs, ses merveilleux tapis, reflets intemporels de ses jardins,

de ses parterres de roses, de ses jets d'eau, de ses bosquets remplis d'oiseaux et de biches apprivoisées, où s'égayent en compagnie de courtisanes vêtues de soies versicolores des seigneurs haut-enturbannés, chaussés de poulaines.

Mais cette évocation n'était que la projection d'une réalité qui n'est pas encore si lointaine et dont il subsiste quelques beaux vestiges dans cet Iran moderne, voué à la convoitise des distributeurs de pétrole et où la laine des tisseurs de tapis ne connaîtra bientôt plus que les bains déshonorants d'aniline. Cet Iran, délicat, élégant, précis comme une miniature d'un « *Chah-Nameh* », n'était lui-même qu'un reflet, l'efflorescence exquise d'une grande civilisation, la suite mineure d'une longue, très longue histoire, qui connut des phases beaucoup plus hautes, beaucoup plus éblouissantes et dont on peut dire, sans exagération, qu'elle fut sous le règne des souverains Séfévides, au début du 16ᵉ siècle de notre ère, un des moments de l'Histoire humaine, qui se rapproche le plus de cet âge d'or, dont révèrent toujours les poètes en le rejetant dans un passé mythique.

Après l'Epoque Sassanide, qui fut aussi très brillante, et alors que la Civilisation romaine, au déclin de l'Empire d'Occident, entrait dans sa nuit, recueillant le vieil héritage achéménide et séleucide, ses conquérants arabes très vite résorbés, l'Iran médiéval, avec l'expansion musulmane dans le cadre du vieil empire, allait connaître son plus haut point d'exaltation spirituelle, intellectuelle et artistique. L'Iran islamique exerce alors une incontestable primauté sur toute l'Asie antérieure, l'Afrique blanche, l'Espagne, l'Inde et son rayonnement, dépassant le cadre des appartenances ethniques et religieuses, se fera sentir jusque dans l'Occident chrétien, ainsi qu'en témoignent les origines de notre art gothique, plus tard les prodromes de notre Renaissance, qui, intellectuellement, dut tant aux penseurs et écrivains musulmans, héritiers de la pensée grecque, des antiques théogonies, des traditions

millénaires de l'Asie rationaliste et mystique, positive et rêveuse.

Mais c'est sur l'art du Vieil Iran, antérieur à l'Islam, qui procède à la fois de l'art scythique et parthe, de l'art achéménide, héritier lui-même de l'art puissamment architectonique et stylistique d'Assour, que l'Exposition du Petit-Palais met l'accent, lui consacrant 11 salles sur 16. Et je dois dire que dans ce raccourci de cinq millénaires, allant des époques proto-historiques au début du 7e siècle de l'ère chrétienne, premier de l'Hégire, cet art se propose à nous avec une singulière unité, dans la constance de ses thèmes zoomorphiques, correspondant aux modes d'existence, aux mythes fondamentaux de ces peuples chasseurs, pasteurs et cavaliers, qui premiers occupants ou envahisseurs successifs vécurent sur le plateau iranien, y fondèrent leurs grands établissements : Echbatane, Suse, Passagarde, Persépolis, Bactre, Bokhara, Samarcande, Ghazna, Nichapour, Tebriz, Herat, Ispahan...

●

Les céramiques lustrées ou peintes, recueillies dans le mobilier funéraire des proto-mèdes, nous livrent les inventions de leurs potiers, dans lesquelles s'interpénètrent les formes usuelles les plus simples, les plus pures, les plus pleines et les protomes d'animaux — cervidés, équidés, bovidés — rejoignant les créations des potiers égéens mais avec plus de dépouillement.

L'Art d'Amalach, découverte récente, nous montre les premiers orfèvres iraniens résolvant avec la même sobriété et la même intensité des problèmes plastiques analogues appliqués à l'art du métal. Puis viennent les bronziers du Luristan, sur lesquels nos critiques admiratifs ont déjà tant écrit, sans que l'épithète laudative outrepasse la qualité plastique étonnante de ces petites merveilles de fonte et de ciselure sorties de leurs mains : mors, épingles

votives, amulettes... Le *Trésor de Ziwiyé*, bijoux, ornements, fourreaux d'épée, fragments de bouclier, éléments d'harnachement, rhytons... presque tous exécutés en or ou en argent martelé et repoussé, constituent la partie la plus précieuse et la plus attractive de cette Exposition mais jamais la beauté et la perfection technique n'y sont primées par le prestige de la matière mise en œuvre.

L'Epoque achéménide est le point culminant de l'art métallurgique iranien et rien n'y va au-delà de ces vases, de ces patères, de ces gardes de poignard et d'épée, de ces bracelets, de ces pectoraux d'or ou de bronze, dans lesquels s'inscrivent les éléments du même répertoire zoomorphique mais avec une rigueur linéaire et plastique sans égal. L'Epoque sassanide sera plus colorée, plus expressive, je dirai plus *expressioniste*, mais n'aura plus ce style dépouillé, cette plastique tendue, au-delà et en-deçà de laquelle il n'y a plus que boursouflure ou approximation.

Puis avec l'avènement de l'Islam, religion austère, et par un étrange paradoxe l'Iran réaliste, violent et contenu, ira vers l'abstraction, la couleur et la grâce. Il ne sera jamais iconoclaste, en dépit de l'emprise islamique, et plus il penchera sur son déclin plus cet art « hédoniste » fera la part belle à la représentation de la figure humaine, cependant proscrite par les premiers sectateurs de Mahomet et les fidèles zélateurs de la « Sûnna ». L'interdit sémitique, à base de monothéisme abstracteur s'effacera devant le réalisme aryen, sans que soit aboli toutefois l'arabesque, réconciliée avec l'entrelac nordique. Le caractère essentiel de cet art cosmopolite, élaboré dans un cadre géographique et naturel, qui correspond à une grande zone historique de passage et de dispersion, sera d'avoir réalisé la synthèse des mentalités divergentes et des aptitudes particulières de deux grands rameaux des races humaines, le rameau sémitique et le rameau aryen, compte tenu de certaines infiltrations de sang chamite, indiennes et afri-

caines, en créant les lieux d'échange, les cités, vers lesquelles convergèrent et où vinrent s'amalgamer pasteurs nomades et cavaliers du désert et de la steppe, agriculteurs sédentaires, artisans des oasis et des vallées propres à l'irrigation et à la culture, ainsi qu'à la patiente élaboration des métiers manuels. Les premiers, orientés vers l'abstraction intellectuelle et le lyrisme verbal, les seconds appliqués aux réalités de la terre, de ses substances, de ses fruits, aptes aux déductions logiques fondées sur l'expérience.

C'est de cette heureuse conjonction que sont nées les merveilles secondes de la céramique polychrome et de l'art textile de l'Iran post-médiéval que cette Exposition nous montre de manière assez brève et qui mériteraient, à elles seules, de faire l'objet d'une autre manifestation de la même envergure et de la même qualité dans le choix et la présentation. Mais on ne peut sans doute tout avoir en même temps et peut-être est-ce mieux ainsi.

Exprimons notre gratitude aux commissaires généraux, responsables de cette extraordinaire exposition : pour la France, M. Roman Ghirsman et Mme Suzanne Kakn ; pour l'Iran, M. Mohsène Foroughi.

VOIX D'OCCIDENT

L'OMBRE DU PARALYTIQUE

C'est du Président Kennedy que l'écrivain qui signe ERCOLE dans *EN PIE*, le bulletin des Phalangistes de Madrid, entend parler sous ce titre déjà fort explicite. Mais il précise ainsi une pensée très lucide :

> « Un facteur essentiel de jugement sur Kennedy fut toujours sa dévotion envers Roosevelt. L'élection d'Eisenhower avait mis fin à l'ère rooseveltienne. Durant celle-ci les Américains se virent pousser dans le conflit mondial, des milliers de jeunes gens perdirent la vie au service des intérêts russes et hébraïques, l'empire bolchevique se consolida en Europe orientale, tandis que s'accomplissaient les génocides de Hiroshima et Nagasaki. Roosevelt joua un rôle plus infâme que celui de Staline. Le maître du Kremlin envoyait ses troupes à la mort pour l'extension de l'Union Soviétique et l'expansion de la doctrine communiste. Roosevelt faisait mourir les Américains, écrasait les populations civiles de l'Est sous les bombardements pour la seule et plus grande gloire des Russes, des Juifs et des Anglais. Dans les musettes des soldats yankees tombés on ne trouvait ni brochures, ni livres, ni insignes politiques. Seulement du Chewing-Gum et des photos de filles légèrement vêtues. Ils mouraient pour rien. Par la volonté d'un maniaque paralytique qui, s'il était né au Moyen-Age aurait fini sur un bûcher de justice en place publique.
>
> Kennedy se proclama successeur de Roosevelt et, en effet, une de ses premières photos officielles comme Président nous le montre à côté de la vache sacrée de la Démocratie Eléonore Roosevelt, la veuve du triste personnage. »

ERCOLE souligne alors l'emploi des survivants de l'ère rooseveltienne et énumère les résultats acquis de cette politique :

> « Les premiers mois de la Présidence Kennedy, comme on pouvait l'attendre, se sont déroulés entre la tragédie, la claudication et le ridicule. »

La tragédie c'est la bolchevisation désormais certaine du Laos, l'échec de l'entreprise anticastriste à Cuba, et pourtant... affirme notre auteur :

> « Si en 1956 les émissions anticommunistes Radio-Europe libre, La Voix de l'Amérique, provoquèrent le soulèvement hongrois, laissant ensuite les patriotes seuls devant les mille tanks de Jukov, la manœuvre nord-américaine incitant les Cubains émigrés à débarquer et les abandonnant à leur sort aussitôt, ne fut guère différente. A Cuba pourtant l'Occident aurait pu prendre sa revanche de la victoire russe en Hongrie et le Kremlin n'aurait eu aucune base morale pour aller au-delà des protestations.
>
> « Non moins malheureuses ont été les interventions de Kennedy dans les problèmes africains. En votant contre le Portugal à l'O.N.U. il a gravement offensé les Portugais se solidarisant ainsi avec les égorgeurs de femmes et d'enfants de l'Angola. Il a oublié que le Portugal rend de grands services à Washington par les bases concédées aux Açores, mais a mis en relief le sceau de la gratitude Yankee... Quant à l'Algérie, Kennedy appuie la politique de dégagement du Général de Gaulle, fermant les yeux à cette vérité : le F.L.N. est une tête de pont soviétique par quoi l'Europe pourra recevoir le coup-bas qu'ont cherché les politiciens désastreux de la fournée 1945. »

Et il est vrai que si les choses continuent ainsi « la victoire du Communisme est une simple question de temps », comme l'écrit ERCOLE dans une conclusion pessimiste. Mais les signes d'un changement du cours des choses ne sont-ils pas déjà visibles ici et là ?

LA CRISE DE L'EGLISE DE FRANCE

C'est entendu, cette crise officiellement n'existe pas, mais ce qu'on nomme pudiquement aujourd'hui chez les « Intellectuels Catholiques » la diversité des courants est devenue si nombreuse

et si forte qu'un catholique français qui n'est pas un « intellectuel » catholique « breveté », peut bien constater, sous sa responsabilité, qu'il existe aujourd'hui entre les Français s'approchant de la Sainte Table côte à côte, plus d'antinomies et d'oppositions irréductibles qu'il n'en existait, par exemple, entre deux catholiques, l'un Breton et l'autre Bavarois, face à face dans les tranchées de l'imbécile « Grande Guerre ».

A mesure qu'elle perdait son audience traditionnelle l'Eglise de France, justement soucieuse de sa mission apostolique et consciente de la nécessité de reconquérir, a laissé certains faire une entrée tumultueuse dans le temporel et l'action sociale qui naturellement a largement débordé les enseignements du Magister Romain pourtant fort explicites. En bref, il s'agissait de montrer qu'on ne craignait rien de la concurrence marxiste et si les prêtres ouvriers, pour ne parler que d'eux, n'ont guère fait, qu'on sache, de conversions, il est, hélas, juste de reconnaître qu'il y eut parmi eux bon nombre de convertis (au marxisme, bien entendu).

Toutefois si sur le plan dogmatique les cahiers de M. l'abbé Luc. J. Lefèvre (qui a honoré la saison passée *Défense de l'Occident* de sa collaboration) ont su maintenir avec une ferme et pertinente intransigeance les droits de la vérité, l'effort sur le plan social, demeurait assez faible, aussi faut-il se réjouir lorsqu'on lit dans la Revue *Itinéraires* de M. Jean Madiran, la plus compréhensive des gloses sur les enseignements Romains en la matière. Et Madiran a bien raison de souligner que l'Encyclique « *Mater et Magistra* » continuait elle-même l'Encyclique de Pie XI *Quadragesimo Anno* qui contenait cette définition de la légitimité de toute intervention sociale :

> « L'objet naturel de toute intervention en matière sociale est d'aider les membres du corps social et non pas de les détruire ni de les absorber. »

Principe réaffirmé par Pie XII quelques années plus tard.

> « Les aspirations à une justice réelle, écrit M. Madiran, à une charité efficace, à un progrès social *organisé* et même *planifié* sont naturelles et légitimes. Le moyen apparemment court de les satisfaire est d'en charger l'Etat : mais les citoyens se retrouvent alors en situation d'esclaves.
>
> L'Encyclique *Mater et Magistra* ne condamne ni les aspirations, ni la socialisation, ni l'intervention de l'Etat. Elle ne bloque pas la légitimité des desseins avec l'issue incertaine ou négative des réalisations. Certes, « notre époque est envahie et pénétrée d'erreurs fondamentales, elle est en proie à de profonds désordres ». Epouser son temps ne saurait

consister en une intimité adultère avec les profonds désordres et les erreurs fondamentales. Mais l'Encyclique n'invite pas les chrétiens à une lutte défensive s'exprimant dans un refus global. Elle remarque que c'est aussi « une époque qui ouvre à l'Eglise des possibilités immenses de faire le bien » : c'est cela qu'il faut épouser. Elle encourage une participation croissante des salariés à la propriété et aux responsabilités des entreprises. Elle avalise et elle adopte la socialisation (dissociée du socialisme). Elle appelle l'intervention de l'Etat : pour aider les corps sociaux dans leur développement et non pour les réduire. Elle justifie les nationalisations, non comme système généralisé et oppressif, mais comme moyen de faire cesser le pouvoir abusif d'un monopole de fait. Elle ne s'oppose à aucune des forces, des formes, des institutions, à aucun des moyens et des mouvements de la vie sociale, elle engage les chrétiens à y entrer hardiment et à leur infuser un esprit nouveau, le contraire de l'esprit totalitaire. Elle invite à opérer partout ce que nous appelons une *dissociation,* avant tout au niveau des motivations et des finalités spirituelles.

Car le social chrétien n'est pas séparable du spirituel et de sa primauté. La nature de l'homme et la nature des choses y sont acceptées et assumées en raison de leur Créateur et Fin dernière. »

Il serait peut-être utile d'instaurer un dialogue avec M. Madiran sur l'acception du mot totalitaire, car s'il est vrai qu'il couvre sous sa plume le marxisme léniniste, il n'en va nullement de même du fascisme qui peut faire siennes sans la moindre arrière-pensée les remarques de M. Madiran et les postulats de l'Encyclique.

Le fascisme étant dans le monde moderne, *le seul refuge des libertés légitimes.*

... ET COMMENTAIRES ITALIENS

Si la précédente remarque est évidemment personnelle à l'auteur de cette recension, on comprendra qu'il souligne avec joie les commentaires de la même Encyclique publiés dans *Carattere,* revue italienne publiée à Vérone par *Gaetano Rasi* et *Primo Siena*. M. Giovani *Durando* écrit en effet :

« Ceux qui attendaient que l'Encyclique du Pape Jean mette en chemin, à l'égard de la doctrine so-

ciale de l'Eglise exprimée par Léon XIII dans *Rerum Novarum* des adaptations que les conditions changées des temps exigent » — comme l'avait écrit un jeune prêtre dans son bulletin diocésain, sont restés profondément désillusionnés.

« En effet, aucune adaptation n'a été faite par le Souverain Pontife à la doctrine de l'Eglise pour la simple raison qu'il n'aurait pu, se limitant comme il était naturel, « à appliquer les principes perdurables aux nouvelles réalités économiques et sociales. »

« Du reste à l'égard de ces dernières aussi l'illustration qui en est faite est de nature descriptive avec le constant rappel des principes déjà affirmés depuis Léon XIII jusqu'à Pie XI et Pie XII.

« De sorte que l'on peut dire que les amateurs de « nouveauté » n'ont trouvé dans la dernière Encyclique *Mater et Magistra* aucune nouveauté mais seulement des points fermes que les familiers de la doctrine catholique connaissent depuis toujours. »

Ce qui, n'ayant pas empêché les progressistes italiens d'y lire ce qui ne s'y trouvait pas, obligea l'écrivain à commenter lui aussi, comme l'avait fait M. Madiran à l'intention de leurs homologues français plus virulents encore.

AUX SOURCES DE LA DECHRISTIANISATION

Dans la même revue, M. Siena consacre une très exhaustive analyse à l'ouvrage de l'écrivain brésilien Plinio Correra de Oliveira sur « Révolution et contre-Révolution » qui met en lumière une fois encore les sources de la déchristianisation du monde moderne. M. Siena emploie le mot « Sconsacrazione » qui est certainement plus fort et plus parfait puisqu'il définit l'action de détruire tout caractère sacré et sacramentel, ce qui n'était pas le fait des grands Païens, on le reconnaîtra.

« Parmi les forces que l'homme moderne, comme l'apprenti sorcier de la fable connue, a déchaînées sans savoir les contrôler, il y a celles de la pensée nourrie de naturalisme et de rationalisme, forces dont se sont servis les courants idéologiques modernes du libéralisme, du « contractuellisme », de Rousseau, du Marxisme, idéologies qui se résolvent en authentiques aliénations qui ont constitué et constituent la note distinctive de cet immanentisme qui domine la vie moderne. Aliénation de la liberté

religieuse de l'homme dans les idéologies libérales, aliénations de la liberté personnelle, dans la conception contractuelliste de la souveraineté populaire, aliénation de la dignité humaine et de la personnalité concrète dans l'idéologie marxiste. Toutes ces aliénations appartiennent à un mouvement historique et à un processus spirituel que Correa de Oliveira définit comme « Révolution ».

Pour autant l'auteur se garde bien de prôner une contre-révolution conservatrice et son analyste résume ainsi une pensée à laquelle il n'est pas difficile d'apporter son adhésion :

« Pour définir sa propre acception de « Contre-Révolution », l'écrivain brésilien se préoccupe de dissiper toute incertitude que ce terme soulève, spécialement quand il est entendu dans un sens restrictif et purement réactionnaire. C'est pourquoi Plinio Correa de Oliveira parle d'une conception moderne actuelle de l'attitude contre-révolutionnaire et en posant la question de savoir si dans la contre-révolution, une attitude conservatrice peut aussi être prise en considération, il précise immédiatement : « S'il s'agit de perpétuer la situation hybride dans laquelle nous nous trouvons, s'il s'agit de stopper le processus révolutionnaire à cette étape, s'il s'agit de demeurer immobile comme des statues de sel en marge de la route de l'histoire et du temps, en cherchant à conserver en bloc, indistinctement ce qui est bon et ce qui est mauvais dans notre siècle, pour assurer la coexistence perpétuelle et l'accord du bien et du mal, alors la contre-révolution n'est pas et ne peut être conservatrice. »

Voilà qui est clair et bien dit. Ajoutons que l'ouvrage de l'auteur brésilien est publié sous les auspices de la Revue *Catolicismo* et a reçu l'imprimatur de l'Evêque de Campos dans l'Etat de Rio. Heureux catholiques du diocèse de Campos !

J.-M. AIMOT.

DOCUMENTS

CONVENTIONS DE LA PUDEUR (1)

On peut définir la pudeur comme un mécanisme d'inhibition, qui contrôle l'impulsion à s'exhiber sexuellement. Le besoin de s'exhiber a son corollaire : la pudeur. Ce sont les deux aspects de l'instinct sexuel. Tous deux sont innés et forment les caractéristiques de la sexualité humaine.

Mais cependant, comme Flugel le fait remarquer, ces deux tendances sont contradictoires et ne sauraient être satisfaites simultanément (1).

Pour l'individu, la solution de ce dilemme semble être la *réserve* qui combine à la fois la pudeur et une certaine forme d'expression de l'élan sexuel. L'homme n'a pas le monopole de ces caractères, l'étude des approches sexuelles chez les animaux nous le prouve. Le mâle poursuit la femelle, celle-ci s'enfuit pleine d'effroi. Mais que l'intérêt du mâle vienne à se lasser, la femelle s'exhibe alors pour relancer la poursuite. Il semble que chez l'homme les manèges de la pudeur, de la réserve, sont assez semblables.

Si la pudeur semble innée, ses manifestations dépendent absolument des facteurs extérieurs.

Bien que le vêtement soit un excellent exemple de nécessité imposée par la pudeur, il ne remplit pas toujours ce rôle. Les Esquimaux du Groënland sont obligés de revêtir de très lourds et très épais vêtements de fourrure, les mêmes pour les deux sexes. Cependant, à l'intérieur des huttes ou des igloos, chacun retire ses vêtements et les range dehors pour les aérer. Hommes

---

et femmes restent nus même en présence d'étrangers. Ce manque de pudeur, si l'on peut dire, s'étend aux fonctions d'excrétion. « *Ils ne rougissent pas de se soulager en public. Chaque famille a un récipient où l'on urine placé devant l'entrée.* » (2)

Pour les assemblées qui ont lieu à l'intérieur des maisons, la même règle de se défaire de ses vêtements est en honneur. Il est clair que pour les Esquimaux les vêtements sont faits pour être portés en plein air. Il est convenu qu'on ne saurait être habillé dans la maison. Il ne semble pas que cette nudité générale incite les Esquimaux à la licence. Bien qu'ils couchent nus, à plusieurs dans le même lit pour avoir plus chaud, et pratiquent l'hospitalité sexuelle, c'est-à-dire qu'ils prêtent à leur hôte leur femme ou leur fille, leurs manières restent des plus convenables. Les Esquimaux sont probablement les seuls parmi les sociétés simples à mettre si peu de transition entre le vêtement très épais et la complète nudité. Dans des sociétés avancées, les Japonais et les Finnois sont assez proches des Esquimaux en ce qui concerne la nudité en public. Mais, dans ces deux cas, la nudité en commun a un caractère rituel.

Le bain public japonais, équivalent du bain turc, est fréquenté par tout le monde. Voici comment un auteur du XIX[e] siècle le décrit : « *Dans les bains publics, on lésine un peu sur l'eau chaude. Chaque baigneur n'a droit qu'à un petit baquet plein ; accroupi sur le sol dallé, chacun se lave, puis renverse sur soi le reste de l'eau. Celle-ci s'écoule par une rigole médiane. Puis, chacun de se plonger dans un vaste bassin d'eau chaude qui est à la disposition de tous. La même eau sert pour plusieurs baigneurs et une salle de bain pour tout le monde. C'est ainsi que l'on voit hommes, femmes, enfants de tous âges gambader ensemble dans le même bouillon. La présence d'étrangers ne les trouble nullement.* » (3)

De nos jours, les choses sont mieux organisées, mais le principe est le même. Comme dans le cas des Esquimaux, il ne semble pas que ces mœurs favorisent la licence. On remarquera que le vêtement des Japonaises est ainsi conçu que le corps est entièrement dissimulé, avec pour parfaire l'ensemble la *orbi*, ou ceinture, dont le nœud gigantesque cache les fesses.

Le *sauna*, ou bain finlandais, est surtout une coutume familiale : les membres de la famille jettent de l'eau sur des pierres surchauffées et, dans la vapeur ainsi formée, se flagellent mutuellement avec des verges de bouleau. Après quoi, on se roule dans la neige, ou l'on pique une tête dans un torrent glacé. A cette occasion, c'est l'hygiène qui est en jeu. Il est certain que des sado-masochistes pourront trouver des jouissances sexuelles dans l'exercice du *sauna*, mais ce n'est pas le cas pour les gens normaux (4).

Ces deux exemples sont des occasions particulières, rituelles et concernent la propreté. Les Esquimaux, eux, sont nus quotidiennement et sans cérémonial. Mais, pour les Japonais et les Finnois, ces exemples nous montrent la nudité et le vêtement strict coexistant au sein de deux sociétés relativement évoluées.

Au Moyen-Age, en Europe se baigner nu en public n'était pas un usage des seuls pays scandinaves. Il semble qu'on puisse rapprocher cette habitude de celle de dormir nu qui persista jusqu'au XVIII[e] siècle. Voici le poème allemand de *Parsifal* qui nous en donne un exemple. Parsifal est reçu au palais du Saint-Graal de la façon suivante :

Des damoiseaux bien faits
Retirent ses chaussures, ses jambes sont nues.
Chacun s'empresse à le servir.
Maint gentilhomme de noble naissance
Lui aide à retirer ses vêtements.
Voici qu'entrent par la porte
Quatre jeunes filles très pures
Qui vont s'assurer
Que le lit est doux à souhait...
...Parsifal, le beau garçon,
Sous la couverture se jette.
Elles s'adressent à lui
« Suspends encore ton sommeil
Pour notre plaisir, un instant. »
Dans sa hâte, il s'est couvert
Jusqu'à la face.
Elles ne voient plus que son visage
Et leurs yeux s'émerveillent.
Jusqu'à ce qu'il ait
Salué chacune d'elles.

Dans un autre passage, une reine demande assistance à Parsifal. Elle se rend à sa chambre, ce soir, non pas poussée par le désir qui, d'une fille, fait une femme en une seule nuit, mais pour lui demander conseil et assistance. Elle est vêtue d'une chemise de soie blanche et d'une robe de brocard. Son angoisse la pousse. Elle s'agenouille près du lit, mais il ne veut pas le souffrir, et lui offre sa place. Elle lui demande de la respecter et de ne pas la toucher. Il le promet solennellement. Elle se glisse près de lui dans le lit et lui fait part de son souci. Il l'a entendue et quand il eut délivré la ville, elle se donna à lui (5).

On voit que Wagner, quand il a exploité le thème de *Parsifal*, n'a pas tenu compte de tout un côté sexuel du poème. Dans le premier passage cité, on voit que l'absence de vêtements de nuit inclinait au libertinage et, dans le second passage, on comprend que pour la reine la fornication représente une bonne récompense pour le chevalier qui lui a rendu sa cité. Il existe

des références de cet ordre dans des gravures du temps représentant des scènes de la vie quotidienne : ce sont des femmes vêtues d'un seul bonnet de nuit qui versent le contenu de leur pot de chambre sur des hommes qui leur donnaient la sérénade, ou bien une dame recevant au lit des visites et des soupirants, le corps découvert à moitié. Ces thèmes sont tout à fait fréquents. Dans l'Angleterre des Tudor, il était courant comme au XVIIe siècle en France, pour les nobles, de recevoir assis sur la chaise percée. Les conventions de la pudeur, en ce qui concerne le lit et la chambre à coucher, étaient certainement moins étroites qu'elles ne le sont de nos jours.

Cette liberté de la chambre à coucher envahissait jusqu'à la vie publique. Les sermons des XIVe et XVe siècles contiennent maintes allusions à ce qu'on peut bien appeler une conduite impudique. Par exemple, dans un texte du XVe siècle de Guiller de Kaisersberg, on lit : « *Le troisième péché est de désirer étreindre la chair nue, ou toucher les seins des femmes ou des filles. Certains y sont si portés qu'ils ne peuvent adresser la parole à une femme sans lui mettre la main à la poitrine, ce qui est une grande indécence.* » D'autres s'élèvent contre le baiser et les attouchements des organes sexuels des femmes en public. Ce danger est menaçant encore en Angleterre. Un extrait du *Times*, de Londres, en fait foi (25 avril 1958). Sous le titre : *Mariages désordonnés. Les Anciens condamnent la danse et l'ivrognerie,* on lit :

« *Les Anciens de l'Eglise presbytérienne d'Ecosse ont résolu de manifester leur désapprobation des festivités désordonnées qui suivent les mariages dans leurs paroisses. Dans l'île de Leois, à Stornoway, ils condamnent l'ivrognerie habituelle et la danse à la célébration des mariages. Les Anciens ont demandé à leurs ouailles de se conformer aux instructions qu'on leur donne en même temps que le certificat de mariage. Que jeunes et vieux se réjouissent sans tomber dans l'ivresse, qui détruit tout sentiment de pudeur, stupéfie les sens, dégrade honteusement l'homme et la femme et les pousse à se conduire salement. Qu'ils évitent la promiscuité de la danse si bien faite pour enflammer et attiser de détestables et malpropres passions.* »

Dans presque toutes les sociétés, la célébration des mariages incline à la licence, quand ce n'est pas au libertinage étalé. Le mariage semble une occasion privilégiée pour se conduire d'une façon qui, d'ordinaire, est défendue. Ces exhibitions publiques peuvent émouvoir les gardiens de la moralité et ceux-ci manifestent, comme ci-dessus, leur réprobation.

Mais les bains publics du XVe siècle, que représentaient Breughel et les illustrateurs de manuscrits, ne peuvent se réclamer d'une occasion privilégiée.

« *Les bains publics de la ville, où hommes, femmes, enfants, filles et garçons, moines et nonnes, se baignaient ensemble tout nus, n'étaient pas pour encourager à la chasteté. L'affluence était à son comble, le matin de bonne heure. Celui qui ne se baignait pas rendait visite à ceux de ses amis qui se baignaient. Des galeries qui entouraient les bassins, on pouvait parler aux baigneurs, et les voir manger ou jouer sur des tables flottantes. De jolies filles mendiaient, on leur jetait une pièce dans l'eau et, pour la quérir, elles retiraient leurs vêtements, révélant des charmes voluptueux.* » (1)

Ces références médiévales démontrent que la réserve vestimentaire généralisée tend à favoriser le développement d'une impudeur clandestine ou semi-clandestine.

Le critère de la pudeur est celui, naturellement, qui prévaut à l'époque donnée. Dans les sociétés européennes, ce critère évolue perpétuellement. De nos jours, les hommes s'habillent sobrement et de façon très pudique ; une semi-nudité est admise pour les femmes. Les conventions exigent qu'on ne paraisse presque nu qu'en une occasion quasi rituelle : la plage.

L'évolution du maillot de bain de la fin du siècle dernier jusqu'au bikini a quelque chose de spectaculaire. On peut se demander néanmoins si l'Européen du XIX[e] siècle, qui apercevait un instant la cheville d'une femme, n'était pas mieux stimulé sexuellement que l'homme de notre époque ne peut l'être par l'exposition sur les plages de tant de nudités. Signalons que chaque année, en Angleterre, les publicistes réveillent l'éternel dilemme : vaut-il mieux attirer les estivants sur une plage en leur proposant une affiche représentant un paysage ou une fille chichement vêtue ? Les stations prennent parti dans cette bataille, les affiches des gares en sont la preuve, qui sont l'excellent exemple de l'attitude ambivalente actuelle, en matière de pudeur.

On a beaucoup d'exemples de sociétés sauvages où, comme dans les camps de nudistes, on constate que la nudité exhibée inhibe au bout d'un certain temps l'intérêt sexuel. Pour satisfaire ceux qui fulminent à l'heure actuelle contre les mœurs relâchées en Amérique et en Europe, il faudrait encourager le nudisme chaque fois qu'il est possible.

Mais on ne saurait donner à notre problème actuel l'heureuse solution médiévale de la nudité au lit et aux bains. L'univers anglo-saxon repose sur les bikinis, le strip-tease, les expositions de nus, les réclames de sous-vêtements féminins, les images osées des films, la religion des vêtements révélateurs, etc... Tout ceci constitue à créer une atmosphère de lubricité générale où les notions de pudeur et d'impudeur sont dépassées.

Les peuples primitifs sont plus libres que nous, à cet égard, et leur nudité nous donne souvent une leçon de pudeur.

Il est assez courant pour les femmes qui ont peu ou pas de vêtements de porter un rang de coquillages, une ceinture, ou un bouquet de feuilles, comme c'est l'usage chez les tribus du Nord du Ghana, pendu sur les fesses ou passant entre les jambes et attaché à la ceinture. Les enfants ne sont pas toujours protégés de cette manière. Dans le bassin du Haut-Nil, les Acholi permettent aux filles célibataires d'aller nues, ne portant que des bracelets et des anneaux de cheville en perles. Les femmes mariées, elles, portent un petit tablier formé de chaînes de perles. La raison en est que les vierges ont une protection naturelle qui, après le mariage, n'existe plus.

Cette protection des organes sexuels, au moyen d'amulettes, chez les hommes et les femmes nus, ne conduit pas forcément au libertinage. Il est certain que l'attention est attirée vers le sexe, mais la raison de cette coutume est avant tout de se protéger contre les mauvais esprits. Cependant, cette partie cachée, alors que le reste est nu, a un pouvoir de stimulation sexuelle. Les peuples cités combinent la protection magique et l'effet érotique. Il est possible que ces décorations de la vulve et du pénis aient un rôle esthétique de stimulant en même temps que leur rôle de protection.

Dans bien des cas, les tatouages eux-mêmes servent de voiles symboliques. Chez les Mangbettu du Congo et les Basonge, chez les Indiens Tupi du Brésil, dans des tribus polynésiennes, les femmes portent des tatouages ou des peintures à la région pubienne. Une ceinture ou un vêtement peut couvrir cette marque, mais c'est elle qui est efficace contre le mauvais esprit. Un exemple frappant de ce genre de protection existe chez les Ponapé des îles Carolines, où les signes les plus élaborés et les plus compliqués s'enlacent autour de la vulve. Dans la plupart des sociétés polynésiennes, le prétendant avait le droit de demander à voir les tatouages périvulvaires pour s'assurer que sa future épouse était bien défendue.

Les Européens pensent qu'il ne saurait y avoir de pudeur sans vêtements, mais il en va tout autrement en réalité. Quelques exemples intéressants le prouvent. Un auteur portugais des débuts du XVI[e] siècle raconte à propos du Brésil : « *Tous vont nus, tant hommes que femmes, sans aucun appareil et n'en ont du tout honte. Cette façon, qui leur est naturelle, est tout innocente. Quelques-uns maintenant se mettent à porter des vêtements, mais ils y attachent si peu d'importance qu'ils les ont plutôt pour suivre la mode que pour préserver la décence ou aussi parce qu'on leur a commandés de se vêtir. La preuve en est que quelques-uns ont des habits qui ne dépassent pas le*

nombril et que certains se coiffent d'un chapeau et laissent leurs vêtements à la maison. » (8)

Les missionnaires chrétiens, inconsciemment esclaves de leur propre optique sociale, se crurent obligés d'enseigner ce qui n'était au fond que leur conception personnelle de la pudeur. Les Jésuites d'Amérique du Sud se sont heurtés à ce problème. Les Indiens à qui l'on donnait des vêtements les déchiraient pour en faire des écharpes et des turbans. Interrogés, ils répondaient que porter des vêtements sur leur corps leur faisait honte. Les premiers missionnaires en Australie avaient les mêmes difficultés, mais on a évolué sur ce point. Dans le Nord du Ghana, où les femmes ont habituellement le sein nu, nous fûmes surpris de les rencontrer en cet appareil autour d'un couvent catholique. Les Pères, questionnés à ce sujet, répondirent qu'ils avaient hésité, au début de leur mission, à interdire aux nouvelles converties de se montrer la gorge nue. Finalement, ils avaient décidé de laisser l'apprentissage de la décence se faire par l'exemple, un couvent de religieuses étant situé aux environs. Cette attitude d'un surprenant libéralisme contraste avec celle des premiers missionnaires qui considéraient que voiler les corps était l'œuvre la plus urgente pour les envoyés de Dieu.

L'Européen dépend évidemment de ses vêtements. Il est difficile pour lui de concevoir qu'un peuple puisse ne pas associer licence des mœurs et nudité ou semi-nudité. En fait, comme nous avons essayé de le montrer, la pudeur n'est pas fonction de ses attributs, mais seulement de la valeur qu'on accorde à ces attributs.

Imprimerie Maurice MIDOL — Montargis (Loiret)
Dépôt légal : 4e trimestre 1961 — N° d'impression : 632.
Le gérant : Jean CHERVET.





DÉFENSE DE L'OCCIDENT

Maurice BARDECHE

Un nouveau paysage

Henri MULLER

Une expérience de dégagement
Les Français et l'indépendance du Maroc

F.H. LEM

La vérité sur le douanier Rousseau

Léon DEGRELLE

Lettre aux catholiques belges

Nlle série N° 18 - DÉCEMBRE 1961 - 2,25 NF

IER

re

vié

NF